

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

MARCEL PAGNOL ET SES SOUVENIRS PROVENÇAUX

by

JOEL REYNES

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF
MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF FRENCH AND SPANISH

WINNIPEG, MANITOBA

February, 1982

MARCEL PAGNOL ET SES SOUVENIRS PROVENCAUX

BY

JOEL REYNES

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1982

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this thesis, to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY MICROFILMS to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

Je désire exprimer ma reconnaissance aux diverses personnes qui m'ont aidé ou encouragé dans ce travail.

En tout premier lieu, je dois beaucoup au Professeur André Joubert qui, en qualité de directeur de thèse m'a éclairé de ses conseils et a fait preuve de beaucoup de patience et de gentillesse à mon égard.

Je dois également remercier le Dr. Enid Marantz pour l'aide qu'elle m'a apportée, car elle a été plus qu'un lecteur en ce qui concerne cette thèse.

Je remercie aussi le Dr. J. Wortley du département d'histoire qui a accepté d'être mon second lecteur.

Table des Matières

Note liminaire.....	1
Avant-propos.....	2
Chapitres	
1 Le monde et l'enfant.....	5
2 Le paysan provençal.....	21
3 Pagnol témoin de son temps.....	32
4 L'amour.....	41
5 Présence de Pagnol.....	56
Bibliographie.....	64

Note Liminaire

Pour faciliter la lecture des notes et des références des citations, nous avons décidé d'utiliser des abréviations se rapportant aux volumes étudiés.

Les abréviations sont les suivantes:

G.M.P., pour: La Gloire de mon père.

C.M.M., pour: Le Château de ma mère.

T.D.S., pour: Le Temps des secrets.

T.D.A., pour: Le Temps des amours.

Nous indiquerons le sous-titre général des quatre volumes de la manière suivante:

"Souvenirs d'Enfance".

AVANT-PROPOS

Lorsque j'ai décidé d'écrire une thèse sur Pagnol et plus spécialement sur ses "Souvenirs d'Enfance" plusieurs raisons ont guidé mon choix. La toute première et, je crois, la plus importante, réside dans le fait que Pagnol est un auteur occitan. Je ne souhaite pas être accusé de chauvinisme intellectuel ou culturel, mais j'aime à retrouver dans les oeuvres de Pagnol cette atmosphère particulière au Sud de la France, cette couleur locale et ces mots qui chantent dans mon coeur et dont on ne peut apprécier pleinement la valeur poétique et évocatrice que si l'on parle occitan. Peut-être aussi, était-ce un moyen de me rapprocher, par la pensée, de mon pays lointain.

La valeur sociale et historique de son témoignage est également importante, surtout en raison du fait que sa situation familiale le plaçait dans une position privilégiée pour analyser la société de son temps. Issu d'une famille modeste, il est en rapport avec les divers milieux français, car son père est instituteur et se trouve au centre de la vie sociale et du conflit historique du début du siècle opposant laïques et ecclésiastiques. Marcel Pagnol assiste donc à la naissance d'un nouveau groupe social qui va être le prin-

.../...

principal ennemi d'une culture qu'il aime et nous décrit sous ses aspects les plus attrayants. Les instituteurs ont été l'instrument le plus efficace jamais employé par les gouvernements français dans leur lutte contre les langues régionales. Pagnol en donne souvent l'illustration lorsqu'il nous explique le sens d'un mot ou d'une expression provençale en lui opposant l'expression française donnée par son père :

"La première sayre! [...] C'était la grande grive des Alpes, que mon père avait un jour appelée "litorne"."(1).

Cependant, Pagnol est avant tout un auteur dramatique et ses oeuvres les plus populaires sont ses pièces de théâtre dont les plus célèbres sont celles qui ont été adaptées au cinéma pour former la trilogie, immortalisée par Raimu et Pierre Fresnay. Nous retrouvons dans les écrits de Pagnol ce souci du décor qui lui est particulier, ces descriptions de la nature où, comme dans le cinéma du début du siècle, la couleur est absente. Marcel Pagnol fait appel aux odeurs, aux bruits, aux formes pour décrire le pays qu'il nous présente, mais rares sont, chez lui, les mentions des couleurs. Son goût marqué pour les dialogues rend le texte plus vivant et l'action plus réelle. Il n'est pas surprenant de voir que Pagnol a aussi le goût de l'anecdote. Le récit oral est un héritage populaire occitan qui date des troubadours. C'est une vieille tradition que les conteurs ont perpétuée à la veillée au coin de l'âtre. Voilà pourquoi, étant languedocien et défenseur

.../...

(9) C.M.M., p. 94

de l'héritage culturel occitan, j'aime à lire Pagnol et me suis fait un plaisir de reconnaître ce qui fait le génie de Pagnol qui a su rendre dans un français dont lui seul a le secret, tout ce qu'il y a d'inhérent à la civilisation, à la langue occitanes et qu'il est si difficile, non pas de saisir, mais de traduire.

Chapitre I

Le monde et l'enfant

Les événements évoqués par Pagnol sont issus de sa propre enfance, mais l'écrivain élimine du passé l'accidentel: la dramatisation et l'agencement des épisodes permettent de retrouver, au-delà des détails particuliers de son autobiographie, les aspects universels de l'enfance. Tout en éclairant chaque incident, en lui redonnant vie grâce au dialogue, et en fondant sur l'épisode plutôt que sur le thème les titres, les "Souvenirs d'enfance" retrouvent le cycle éternel de l'enfant grandissant et se détachant de sa famille. Entièrement dépendant de ses parents et de ses proches dans La Gloire de mon père, l'enfant trouve ses propres distractions lorsqu'il apprend à chasser et à poser des pièges avec Lili des Bellons au début du second volume. Il abandonnera son ami dans Le Temps des secrets, lorsque son intérêt pour les filles lui fera oublier tout le reste. Il deviendra enfin autonome lorsqu'il ira au lycée et qu'il se battra pour affirmer sa personnalité.

Nous allons découvrir le monde tel que le petit Marcel le percevait. L'enfant observe, sans toujours comprendre, et pour lui ce monde a des dimensions surprenantes. Pagnol se souvient de ses premières expériences d'enfant restées à jamais gravées dans sa

.../...

mémoire:

"Je vois [...] un plafond qui tombe sur moi à une vitesse vertigineuse, pendant que ma mère, horrifiée, crie: "Henri! tu es idiot! Henri, je te défends..."(1).

Le monde des adultes est pour lui quelque chose d'étrange et d'inconnu: "Mon père, parmi d'autres géants, faisait des bonds prodigieux, et lançait une masse de fer à des distances inimaginables."(2).

Marcel observe les gens et les juge à sa façon, avec des critères totalement différents de ceux des adultes. L'enfant remarque les aspects insolites et les traits comiques des humains. Le jeune Pagnol est à l'affût de tout. Il est moqueur et inscrit dans sa mémoire les événements qu'il trouve, lui, très amusants, son sentiment ne serait-il pas celui des adultes:

" [la chute] la plus franchement comique fut celle d'un vieillard d'au moins quarante ans: en faisant de plaisantes grimaces, il arracha le guidon de la machine, et s'abattit tout à coup sur le côté, en serrant toujours de toutes ses forces les poignées de caoutchouc." (3).

Les adultes sont des géants, les hommes de quarante ans des vieillards et tout dans le monde qui l'entoure est pour lui objet de moquerie et de découverte. Car Marcel observe, écoute et tire les conclusions qui lui paraissent évidentes.

L'enfant étant dépendant de ses parents, il est bien naturel que ses premiers souvenirs concernent ses proches:

.../...

(1) G.M.P., p. 37

(2) G.M.P., p. 39

(3) G.M.P., p. 55

"Mon père, qui s'appelait Joseph, était alors un jeune homme brun, de taille médiocre, sans être petit. Il avait un nez assez important, mais parfaitement droit, et fort heureusement raccourci par sa moustache et ses lunettes, dont les verres ovales étaient cerclés d'un mince fil d'acier. Sa voix était grave et plaisante et ses cheveux, d'un noir bleuté, ondulaient naturellement les jours de pluie."(4).

Pagnol nous fait ici une description de son père qui n'est pas vraiment un souvenir d'enfant, mais qui correspondrait plutôt à l'image fournie par une photographie. L'attachement de l'enfant à l'égard de son père, son admiration pour lui se mesurent à l'inquiétude éprouvée lorsque le petit Marcel doit un jour s'interroger sur les possibilités de ce dernier:

"Ainsi mon père préparait "l'ouverture", avec une application si minutieuse et si humble que, pour la première fois de ma vie, je doutai de sa toute puissance, et mes inquiétudes ne faisaient que grandir."(5).

L'enfant, dont la sécurité se fonde sur la force de son père, est troublé lorsqu'il comprend que ce dernier n'est pas invincible. Marcel est alors partagé entre une impression de peur vis-à-vis de cette nouvelle situation où il ne peut vraiment plus se reposer sur la puissance de son père, et le désir de refuser cette réalité. Il est évident que l'oncle Jules est supérieur à Joseph et l'enfant en éprouve du dépit bien qu'il admire son oncle. Pour lui, c'est la fin de son monde. Il va devoir agir et non pas s'en remettre à cette

.../...

(4) G.M.P., p. 30

(5) G.M.P., p. 216

confortable sécurité parentale.

Marcel s'indigne de voir le comportement irrespectueux des autres adultes face à son père qui représente l'autorité incontestée dans la cellule familiale:

"Cet homme ne savait évidemment pas à qui il avait affaire, car il nous regarda à travers ses vitres pendant une demi-minute, avant d'ouvrir le carreau d'une sorte de guichet."(6).

L'âge de son père ne compte pas. Pour l'enfant, les parents sont des personnes qui vivent avec lui et le protègent. Ils font partie de son monde et encore plus que cela: ils font partie de lui-même.

"Mais papa n'était pas là. Il était parti avec sa femme, faire une excursion. Sans nous, ce qui me parut une trahison."(7). Marcel a besoin de son père comme gage de sécurité. Joseph étant un jour parti "avec sa femme", le jeune Pagnol qui, comme tous les enfants, est un être égocentrique, considère son père comme un traître. Les parents n'ont pas le droit d'abandonner des enfants: il leur faut, selon lui, être à leur disposition et subvenir à tous leurs besoins. Cet égoïsme s'exprime très bien lorsque Marcel nous dit naïvement: "L'âge de mon père, c'était vingt-cinq ans de plus que moi, et çan'a jamais changé."(8).

Cette phrase traduit à la fois tout l'égoïsme de l'enfant et l'amour qu'il éprouve pour son père.

De sa mère, nous ne savons pas grand'chose sinon qu'elle

.../...

(6) T.D.S., p. 302

(7) G.M.P., p. 172-173

(8) G.M.P., p. 30

était très douce et de santé précaire. Sa douceur n'avait d'égale que sa beauté et Marcel, comme tout jeune garçon, est amoureux de sa mère. Il garde toujours en lui le souvenir d'une créature fragile comme celles de ces aquarelles du dix-neuvième siècle:

"Mais dans les bras d'un églantier, sous des grappes de roses blanches et de l'autre côté du temps, il y avait depuis des années une très jolie femme brune qui serrait toujours sur son coeur fragile les roses rouges du colonel."(9).

Pour lui, les parents ne sont pas des êtres comme les autres; ses proches lui appartiennent et n'existent pas comme individus, mais en tant que sa propriété:

"Je ne fréquentais que ma mère et ma tante qui n'étaient pas des femmes, mais une mère et une tante."(10).

Il ne leur reconnaît aucun droit en tant qu'êtres autonomes et indépendants. C'est pour cela que l'enfant ne sait rien de ses parents qui ne le touche directement:

"Je n'ai jamais su comment ils se sont connus [...] D'autre part, je ne leur ai jamais rien demandé à ce sujet, car je n'imaginai ni leur jeunesse ni leur enfance."(11).

Ses parents sont éternels et leur fonction de père et mère sont immuables. Marcel ne les considère pas comme des humains, mais les place hors du temps: "Ils étaient mon père et ma mère de toute éternité et pour toujours."(12).

Il ne peut les concevoir avant sa naissance et ne garde d'eux que la meilleure image: "Elle n'avait que dix-neuf ans, et les eut toute

.../...

(9) C.M.M., p. 306

(10) T.D.S., p. 74-75

(11) G.M.P., p. 30

(12) G.M.P., p. 30

sa vie."(13).

La seule personne de la famille qui échappe à la règle est l'oncle Jules, car Marcel l'a connu alors qu'il n'était encore que le "propriétaire" du parc Borely. L'oncle n'a pas toujours été l'oncle et il reste donc un peu étranger.

"[...] oui, le propriétaire, sous nos yeux stupéfaits, embrassa ma mère, puis mon père! Ensuite, il me prit sous les aisselles, me souleva, me regarda un instant, et dit: "Maintenant, je m'appelle l'oncle Jules parce que je suis le mari de tante Rose.""(14). Marcel gardera toujours le souvenir de cet homme qui parlait beaucoup à sa tante et lui offrait, à lui, des tours de manège et des friandises au parc Borely.

Les autres adultes sont moins importants pour l'enfant, car ils ne font pas partie de son monde quotidien. Il ne les remarque que par certains aspects intéressants, amusants ou inquiétants:

"Mlle Guimard était très grande, avec une jolie petite moustache brune, et quand elle parlait, son nez remuait: pourtant je la trouvais laide, parce qu'elle était jaune comme un chinois, et qu'elle avait de gros yeux bombés."(15).

Les enfants ne sont guère plus sujets à sa mansuétude. Marcel les considère de façon plutôt méprisante. Il est jaloux de l'intérêt que portent sa tante et sa mère au petit cousin: "Ce pom-

.../...

(13) G.M.P., p.30

(14) G.M.P., p. 59-60

(15) G.M.P., p. 50

peur de biberons commençait à bavoter des sons informes [...]”(16). Marcel et son jeune frère, Paul, ont tout d'abord une réaction de rejet vis-à-vis de leur petite soeur, mais ils l'accepteront par la suite. Cette première réaction de rejet est due à une perte d'attention de la part de la mère et au sentiment confus d'être abandonné par celle-ci. Le ressentiment se porte alors sur l'objet de ce nouvel intérêt maternel.

"La petite créature nous parut d'abord étrangère. De plus, notre mère lui donnait le sein, ce qui me choquait beaucoup et qui effrayait Paul. Il disait: "Elle nous la mange quatre fois par jour." Mais quand elle se mit à tituber et à bégayer, elle nous révéla notre force et notre sagesse, et nous l'adoptâmes définitivement."(17).

L'enfant adore prouver sa supériorité par rapport au monde qui l'entoure et le fait d'avoir un petit frère ou une petite soeur lui permet de faire preuve de sa puissance et de mesurer sa force avec plus petit que lui. Ce rapport compte pour l'enfant. Les jeux sont souvent des jeux violents et l'élève se doit de montrer sa force. Marcel s'est battu avec un externe et lui a infligé une sévère correction. Depuis, sa réputation est établie dans le lycée:

"C'est pourquoi je ne montrais ma force que par l'autorité de mon regard, la calme violence de mes paroles, et les fuites répétées de Pégomas."(18).

De plus, toute preuve de vaillance couvre l'élève de gloire et renforce son prestige vis-à-vis de ses camarades de classe.

.../...

(16) C.M.M., p. 161

(17) G.M.P., p. 68

(18) T.D.S., p. 435

"L'enflure de mon oeil avait diminué, mais ses couleurs s'étaient affirmées, car j'avais réussi, par des frictions nocturnes, à annuler l'effet curatif des compresses de ma mère, qui - dans sa naïveté - eût effacé la glorieuse meurtrissure dont elle ignorait la valeur."(19).

L'enfant est un être en éveil, réceptif à tout ce qui l'entoure et l'imagination, excitée par de nombreux éléments, vient peupler son monde de façon surprenante. Cette faculté de créer est stimulée par la lecture et par la nature. Cette dernière a une énorme influence sur les jeux de l'enfant. Le prix de l'espace et de la liberté offerts par la campagne est immense. Lorsque le jeune Marcel découvre la nature, son sens de l'observation se combine avec son imagination pour créer un monde irréel:

"Je ne pus [...] distinguer rien d'autre qu'une petite forêt d'oliviers et d'amandiers, qui mariaient leurs branches folles au-dessus de broussailles enchevêtrées: mais cette forêt vierge en miniature, je l'avais vue dans tous mes rêves, et, suivi de Paul, je m'élançai en criant de bonheur."(20).

Malgré son ignorance de la nature, l'enfant apprécie le paysage et communique pleinement avec lui: "Je ne savais pas les noms de ces arbres, mais je les aimai aussitôt."(21). Marcel éprouve un sentiment d'affection pour ces arbres dont il a si souvent rêvé et qui sont la promesse de jeux futurs et de découvertes certaines. Il voit, il écoute, il touche même. Son rêve est devenu réalité et l'enfant se

.../...

(19) T.D.S., p. 425-426

(20) G.M.P., p. 131

(21) G.M.P., p.127

rue vers ce nouveau monde:

"Je quittai le chemin, je courus toucher leurs petites feuilles. Un parfum puissant s'éleva comme un nuage, et m'enveloppa tout entier. C'était une odeur inconnue, une odeur sombre et soutenue, qui s'épanouit dans ma tête et pénétra jusqu'à mon coeur."(22).

Il est amoureux de cette nature, il est enivré par les parfums des plantes. Pour lui, la vie n'est qu'un jeu dont la nature est le décor enchanteur. De plus, il crée et transforme ce dernier à loisir:

"[...] Je croyais que le monde extérieur était ma création personnelle, et qu'il m'était possible, par un effort de ma volonté, d'en supprimer, comme par une rature, les événements désagréables."(23).

L'enfant qui va à la découverte du monde a donc tous les sens en éveil et son imagination vient au secours de ceux-ci. Le jeu est un apprentissage de la nature et l'imagination créatrice fait se fondre réel et irréel pour donner cet univers enfantin:

"Les trois hommes acceptèrent cette idée avec joie, et la conversation, qui dura jusqu'à onze heures, devint absolument féérique, car l'oncle Jules parla de chasse, puis mon père parla des insectes, si bien que jusqu'à mon réveil, je tirai des coups de fusil sur des millepattes, des sauterelles et des scorpions."(24).

La nature et la lecture agissent comme catalyseurs de l'imagination de l'enfant. Ce dernier subira tour à tour l'inspi-

.../...

(22) G.M.P., p. 127-128

(23) C.M.M., p. 52

(24) G.M.P., p. 102

ration de chacune d'entre elles, mais il lui sera très difficile de séparer ces deux éléments. La lecture aura toujours une forte influence sur l'enfant qui imagine un monde bien à lui où créatures et personnages fictifs évoluent dans une nature qui lui est encore mystérieuse. La lecture perdra de son influence sur l'imagination de l'enfant au fur et à mesure qu'il connaîtra mieux la nature. Cependant, il y aura toujours des débordements imaginatifs et la limite entre le réel et l'imaginaire ne sera jamais précise. Du livre des Pieds Nickelés, dans le passage comique où Pagnol nous enseigne la façon de se laver sans se mouiller, aux oeuvres de Gustave Aymard et aux traductions de Fenimore Cooper, la pratique de la lecture donne à l'enfant des exemples à suivre dans sa vie quotidienne:

"J'eus une longue conversation avec Paul. Nous étudiâmes divers moyens de supprimer l'ennemi: le lasso, puis une fosse garnie de six couteaux bien aiguisés, la pointe en l'air; ou encore des collets en fil d'acier, un cigare rempli de poudre. Paul, qui commençait à lire des romans d'aventures, eut l'idée cruelle d'empoisonner des flèches de roseau [...] "(25).

L'enfant vit parmi les héros de ses livres et les personnages sont réels à ses yeux. Le jeune Marcel va même plus loin et son imagination lui fait parcourir le chemin inverse. Il ne fait pas seulement sortir ces personnages de ses romans, mais il voudrait entrer en eux:

"Si je fuyais devant ces volatiles, je n'aurais plus le droit d'entrer dans un roman d'aventures, et les personnages des

.../...

(25) C.M.M., p. 220

illustrations, qui m'avaient toujours regardé en face, détourneraient la tête pour ne pas voir un "coeur de squaw".(26).

L'enfant prend les héros livresques comme modèles et tente de calquer ses actions sur les leurs. Il recrée au travers du jeu des situations similaires et vit les mêmes aventures qu'eux:

"Il nous arrivait de monter jusqu'aux premières pinèdes. Mais ces explorations, le couteau à la main, et l'oreille aux aguets, se terminaient souvent par une fuite éperdue vers la maison, à cause de la rencontre inopinée d'un serpent boa, d'un lion, ou d'un ours des cavernes."(27).

Lorsqu'il suit son père et son oncle, à leur insu, pendant leur partie de chasse, le jeune Marcel ne cesse de jouer. Il se prend pour un indien sur la piste du gibier. Il se perdra dans les garrigues, mais retrouvera son chemin en appliquant les méthodes indiennes.

Ce monde enfantin disparaîtra dès que l'enfant grandira:

"L'expérience, "la précieuse" expérience avait désenchanté mes collines, et dépeuplé les noires pinèdes: plus de lion, plus d'ours grizzly, pas même un loup-cervier solitaire. Ils avaient tous réintégré les pages illustrées de mon Histoire Naturelle et je savais bien qu'ils n'en sortiraient jamais plus."(28).

Il se détache petit à petit du monde imaginaire ou fait plutôt une différence entre les livres grâce auxquels il s'évade et la réalité de la vie quotidienne:

.../...

(26) C.M.M., p. 126

(27) G.M.P., p. 145

(28) T.D.S., p. 32

"Paul essayait souvent de réveiller mon âme de comanche, en me lançant de loin de farouches défis, aggravés d'insultes pawnees: mais j'avais renié Gustave Aymard, et la hache de guerre était enterrée à jamais... Je lui répondais parfois - sans même lever la tête - par des malédictions (en comanche) et il m'arrivait encore de le scalper, mais c'était vraiment pour lui faire plaisir..."(29).

Il garde cependant une certaine naïveté qui lui fait toujours croire à la réalité des personnages de romans:

"Je lisais et relisais avec passion "Les Enfants du Capitaine Grant", et surtout "L'Ile Mystérieuse" dont les personnages avaient pour moi la même réalité que mon père ou l'oncle Jules."(30).

Sa vie quotidienne lui apporte de nouvelles satisfactions. Depuis sa rencontre avec Lili, il découvre la nature telle qu'elle est. Son ami lui apprend le nom des arbres, des oiseaux, lui présente toutes les curiosités de l'endroit et cette connaissance à deux des collines crée une communion entre Marcel et la nature. Ses lectures lui permettent cependant d'imaginer, afin d'impressionner ses parents, mais il est encore jeune et se prend parfois à son propre piège:

"On nous installa ensuite devant le feu, et je racontai notre odysée. Le point culminant fut l'attaque du grand-duc, que je ne pouvais évidemment pas laisser immobile contre le rocher [...] Notre succès fut si complet que j'eus peur moi-même, et que bien souvent dans mes rêves - même quelques années plus tard - cette bête agressive est revenue me crever les yeux."(31).

.../...

(29) T.D.S., p. 33-34

(30) T.D.S., p. 33

(31) C.M.M., p. 72

Les animaux fabuleux des romans qu'il dévore surgissent dans sa mémoire lorsqu'il éprouve des sentiments de peur. Ces derniers s'en trouvent d'autant plus accentués que ce sont des bêtes dangereuses:

"Je fis tourner ma tête et mon buste: je vis, là-haut, briller dans l'ombre deux yeux phosphorescents. Je dis dans un souf-
fle: C'est un vampire? - Non. C'est le grand-duc."(32).

Marcel est un jeune garçon crédule et ses lectures le marquent beaucoup. Son monde est peuplé de créatures imaginaires et réelles qui, pour lui, ont une même densité d'existence. L'enfant imagine également à partir de ce qu'il entend dire aux adultes et cela donne dans son cerveau des résultats assez surprenants. Reprenant une réflexion d'adultes, Marcel en vient à imaginer un "enfant de vieux":

"Nous allions voir un enfant de vieux: Mlle Guimard l'avait dit; mais elle n'avait rien précisé, sauf qu'il aurait soixante-huit ans. J'imaginai qu'il serait tout rabougri, et qu'il aurait sans doute des cheveux blancs, avec une barbe blanche comme celle de mon grand-père - plus petite évidemment, et plus fine - une barbe de bébé. Ça ne serait pas beau. Mais il allait peut-être parler tout de suite, et nous dire d'où il venait! Ça, ce serait intéressant."(33).

Mlle Guimard n'a jamais dit que cet enfant aurait soixante-huit ans. C'est Marcel qui a associé l'adjectif vieux à cet âge-là. L'enfant simplifie tout et ramène les événements à sa dimension.

Lorsqu'il suit son père et son oncle à la chasse, le jeune Marcel prie Dieu pour qu'un sanglier imaginaire tue plutôt

.../...

(32) C.M.M., p. 62

(33) G.M.P., p. 71

l'oncle Joseph:

"Comme rien ne paraissait, je craignis alors qu'il ne fût en train d'éventrer mon père, et je priai Dieu - s'il existait - de le diriger plutôt sur mon oncle, qui croyait au Paradis et mourrait, par conséquent, plus volontiers!"(34), car le père, lui, étant athée, ne croit pas à l'au-delà. Ayant sous les yeux l'exemple de son père et de son oncle, le jeune Pagnol s'interroge sur l'existence de Dieu. Il en arrive à une conclusion très sage:

"Après de longues réflexions, j'en arrivai à la conclusion, assez peu rationnelle, que Dieu, qui n'existait pas pour nous, existait certainement pour d'autres: comme le roi d'Angleterre, qui n'existe que pour les Anglais."(35).

Cependant, la réaction éventuelle de Dieu à l'égard de l'incroyance familiale inquiète beaucoup Marcel:

"Mais alors, l'oncle avait été bien imprudent d'attirer son attention sur nous: ce Dieu, s'il examinait notre cas - et c'était peut-être ce qu'il faisait au moment même - allait sans doute prendre la grosse colère [...], je craignais bien qu'il ne nous lançât trois ou quatre coups de tonnerre, qui nous feraient tomber la maison sur la tête."(36).

Il subsiste chez l'enfant la naïve croyance en un Dieu vengeur. Il éprouve un malaise semblable lorsqu'il pense au fantôme qui rôde dans les collines:

"Restait le fantôme. Je me répétais la puissante affir-

.../...

(34) G.M.P., p. 71

(35) C.M.M., p. 181

(36) C.M.M., p. 126

mation de mon père: LES FANTOMES N'EXISTENT PAS. Sur quoi je fis discrètement cinq ou six répétitions du signe de la croix, qui les coupe en deux."(37).

Marcel reste hésitant entre le bon sens paternel et la superstition de Lili et du monde paysan de cette fin du dix-neuvième siècle. Ses craintes rejoignent le fantastique des romans de sa prédilection.

Les vacances sont de grands moments pour Marcel. En effet, il change alors totalement de milieu et ce dépaysement lui procure des plaisirs nouveaux. Avec l'aide de Lili, qui évolue dans les collines sans aucune crainte, il apprend à connaître la nature, à l'aimer. Il se produit cependant ceci de surprenant que plus il connaît les collines, plus elles perdent de leur charme. Ce dernier mot étant pris au sens fort du terme. L'enfant grandit et, peu à peu, accepte les phénomènes naturels. Son jeune frère, Paul, n'en est pas encore à ce stade et un événement très significatif survient lorsque Lili et Marcel l'emmènent pour lever les pièges:

"Paul le dégagea aussitôt, le regarda un instant, et fondit en larmes, en criant d'une voix étranglée: - "Il est mort! Il est mort!" - "Mais, bien sûr, dit Lili. Les pièges, ça les tue!" - "je ne veux pas, je ne veux pas! Il faut le démourir!..."(38).

Le petit Paul se refuse à l'idée de voir l'oiseau mort. Il vit encore dans ce monde imaginaire où il est possible de faire revivre l'oiseau. Ses aînés, non contents de se rendre à l'évidence, font une véritable hécatombe de petit gibier. Leurs jeux ont changé et ne

.../...

(37) C.M.M., p. 126

(38) C.M.M., p. 43

sont plus imaginaires. Ils ressemblent de fort près à ceux des adultes. En effet, Joseph et Jules écument les collines.

Si Marcel apprend à aimer et à connaître la campagne, c'est qu'il côtoie le monde rural et admire ces paysans qui, eux, connaissent "tout".

.../...

Chapitre II

Le paysan provençal

Avant même son arrivée à la "Bastide Neuve" où il doit passer ses vacances, Marcel découvre et admire les paysans. Pour lui, ces gens là "connaissent tout". Ce sont des puits de science.

"Lili savait tout; le temps qu'il ferait, les sources cachées, les ravins où l'on trouve des champignons, des salades sauvages, des pins-amandiers, des prunelles, des arbousiers; il connaissait, au fond d'un hallier, quelques pieds de vigne qui avaient échappé au phylloxéra et qui mûrissaient dans la solitude des grappes aigrettes, mais délicieuses."(1).

Ces gens là sont assurément un peu frustes et ne vivent pas dans les mêmes conditions que les citadins. Ils ne jouissent pas de tout le confort de la ville, de l'eau courante et du gaz.

"C'est pourquoi quand une paysanne venait nous apporter des oeufs ou des pois chiches, et qu'elle entrait dans la cuisine, elle regardait en hochant la tête, l'étincelant Robinet du Progrès."(2). Leur idée de l'hygiène diffère grandement de celle des citadins et cela frappe Marcel, obligé par ses parents à se laver, et qui remarque ces moeurs différentes:

"[Ainsi en est-il pour cette] paysanne à l'air égaré, qui venait l'après-midi laver la vaisselle et parfois faire la lessive, ce qui lui donnait l'occasion de se laver les mains."(3).

.../...

(1) C.M.M., p. 37-38

(2) G.M.P., p. 139

(3) G.M.P., p. 142

Si Marcel est l'inventeur de la toilette qui ne mouille pas (4), il n'utilisera pas moins le manque d'eau comme prétexte pour son renoncement à son projet de désertter l'école, pour vivre dans les collines. Ce à quoi Lili répond:

"Je me lave que le dimanche comme tout le monde! Et même Baptistin dit que c'est pas naturel et que ça donne des maladies! Et Mond de Parpaillouns, il s'est jamais lavé de sa vie, il a plus de septante, et regarde comme il est gaillard."(5).

Le paysan est fier et n'aime pas donner l'impression d'être pauvre. Il se suffit à lui-même et s'il donne de tout coeur, il accepte difficilement de recevoir:

"Je versais une bonne tasse de café, qu'il refusait d'abord, en disant: "Je l'ai déjà bu" - ce qui n'était pas vrai. Ensuite nous partions tous les quatre, avant le lever du jour."(6).

Le pittoresque paysan frappe l'enfant. Travaillant aux champs, le paysan a toujours un couteau sur lui. Cet instrument lui sert à tout: à tailler la vigne, à couper une ficelle et même, à l'heure des repas, à manger.

"François taillait ses bouchées de pain avec son couteau, et il mangeait gravement, la joue gonflée, dans un silence presque solennel. Mais il remarqua soudain mon assiette de porcelaine, et se mit à rire, comme d'une surprenante plaisanterie."(7). Le jeune Marcel observe les paysans qui, pour lui, sont des êtres à part. Tous leurs mouvements sont particuliers et revêtent une

.../...

(4) Marcel Pagnol nous raconte comment il opérait pour faire croire à ses parents qu'il se lavait alors qu'il lisait un livre des "Pieds Nickelés".

(5) C.M.M., p. 133

(6) C.M.M., p. 183

(7) T.D.S., p. 15-16

importance capitale à ses yeux. "Il se cura les dents avec la pointe de son couteau, le referma sur un claquement très sec [...]"(8). Marcel est en admiration devant le père de Lili et son couteau dont il fait de multiples usages.

Marcel ne fait pas qu'observer les paysans, il vit avec eux et ces derniers le frappent par leur sens de la terre:

"Il me présenta au vieux jujubier de la Pondrane, au sorbier du Gour de Roubaud, aux quatre figuiers de Précatory, aux arbousiers de la Garette, puis, au sommet de la Tête Rouge, il me montra la Chantepierre."(9).

Chaque lieu a un nom. Parfois le nom donne toute une saveur à l'endroit que l'étranger ne peut toujours apprécier à sa juste valeur. Le paysan est jaloux de sa terre et de ses secrets. Jamais, si vous êtes étranger, vous ne les connaîtrez:

"La conversation de Lili nous intéressa vivement, car il connaissait chaque vallon, chaque ravin, chaque sentier, chaque pierre de ces collines. De plus, il savait les heures et les moeurs du gibier: mais sur ce chapitre, il me parut un peu réticent: il ne fit que répondre aux questions de l'oncle Jules, parfois d'une manière assez évasive et avec un petit sourire malin."(10).

Le paysan est le gardien de la terre car il vit d'elle. Il sait qu'il lui faut la protéger pour en tirer un maximum de profit. Son mode de vie propre et le fait que les citadins qui viennent à la campagne ignorent tout de la nature et commettent des fautes gra-

.../...

(8) T.D.S., p. 17

(9) C.M.M., p. 38

(10) C.M.M., p. 25

ves, menaçant l'équilibre naturel, entraînent une opposition directe entre le paysan et le citadin.

Le paysan, qui souffre d'un complexe d'infériorité par rapport au citadin, se méfie de ce dernier et ne l'adopte pas facilement. Lorsque Marcel rencontre Lili pour la première fois, ce dernier marque bien la différence qui existe entre eux:

"Moi, je suis Lili, des Bellons". "Moi aussi", dis-je, "je suis des Bellons". Il se mit à rire: "Oh! Que non, tu n'es pas des Bellons! Tu es de la ville." (11).

Il dresse une barrière entre Marcel et lui, il ne l'accepte pas comme un des siens. Le paysan trouve dans la nature le moyen d'affirmer sa supériorité particulière par rapport au citadin et Lili n'échappe pas à la règle:

"Je le suivis. Il parut apprécier mon agilité en fin connaisseur. - Pour quelqu'un de la ville tu te débrouilles bien." (12). Souvent dans les campagnes d'Occitanie, les paysans ont deux noms: leur propre nom et le nom du lieu où ils habitent ou encore un nom lié à un haut fait accompli dans le passé par l'un de leurs parents. Au cours de la même conversation entre Lili et Marcel, Joseph (le père du jeune Pagnol) a gagné son second nom, ce qui montre que la famille est malgré tout déjà plus ou moins adoptée par les paysans des Bellons:

"Je t'avais jamais vu, dit-il. Mais c'est mon père qui vous a porté les meubles. Ça fait qu'il m'a parlé de toi. Ton père,

.../...

(11) C.M.M., p. 17

(12) C.M.M., p. 22

c'est le calibre douze, celui des Bartavelles?"(13).

Le paysan a le sens de la propriété et lorsque l'oncle de Marcel interroge Lili, ce dernier lui dévoile toute la psychologie paysanne.

"L'oncle examine le tableau de chasse du petit bonhomme.

- "Ho, Ho!", dit-il en le menaçant gentiment de l'index, "tu es un vrai braconnier?". Il répondit d'un air surpris: - "Moi? je suis des Bellons." Mon père lui demanda le sens de cette réponse.

- "Ça veut dire que ces collines c'est le bien des gens d'ici. Ça fait qu'on n'est pas des braconniers!". Son point de vue était fort simple: tous les braconniers de la Treille étaient des chasseurs, tandis que les chasseurs d'Allauch ou de la ville étaient des braconniers."(14).

Ce raisonnement entraîne un conflit non seulement avec les citadins, mais aussi avec les représentants de l'ordre qui violent la loi des collines. Ce conflit peut même devenir une guerre ouverte:

"Le procès-verbal, pour les gens de mon village, c'était le déshonneur et la ruine. Un gendarme d'Aubagne avait été tué dans la colline, par un brave homme de paysan, parce qu'il allait lui faire un procès-verbal."(15).

Les paysans vivent en marge de la loi et utilisent la nature à leur avantage:

"Bon, [dit Lili] Maintenant, viens. On va aller de l'autre côté. [...] Cette grotte, ça traverse. C'est un passage sous le Taoumé. [...] c'est un grand secret. [...] - c'est si important? - Tu penses! A cause des gendarmes! Quand on les voit

.../...

(13) C.M.M., p. 17

(14) C.M.M., p. 25

(15) C.M.M., p. 273

d'un côté du Taoumé, on passe de l'autre. Eux, ils ne savent pas le passage - et avant qu'ils aient fait le tour, tu es loin!"(16). Lili, discutant avec Joseph (le père de Marcel), dévoile l'une des raisons du secret gardé sur les sources:

"Evidemment, dit mon père, dans ce pays de la soif, une source, c'est un trésor."

- "Et puis, dit Lili, candide, s'ils savaient les sources, ils pourraient y boire!".

- "Qui donc?"

- "Ceux d'Allauch ou bien de Peypin. Et alors, ils viendraient chasser ici tous les jours!".(17).

Lorsque le paysan ne garde pas son secret, il en pâtit bien vite et la situation empire avec la venue des citadins qui, à son avis, viennent le piller:

"Et puis, il y aurait tous ces imbéciles qui font les excursions... Depuis qu'on leur a "dit" la source du Petit Homme, de temps en temps, ils viennent au moins vingt ... D'abord, ça dérange les perdreaux. - et puis, ils ont volé les raisins de la vigne de Chabert - et puis, des fois, quand ils ont bien bu, ils pissent dans la source."(18).

Nous devons reconnaître tout de même que nous n'avons ici que la version de Lili et que cette dernière est on ne peut plus partielle, car, lorsque l'oncle lui demande la raison de cet acte, Lili répond:

"Parce que Chabert leur avait tiré un coup de fusil [...]

.../...

(17) C.M.M., p. 27

(18) C.M.M., p. 28

- Oui, mais de loin, avec du petit plomb... Il n'a qu'un cerisier, et les autres lui volaient ses cerises! dit Lili avec indignation. Mon père a dit qu'il aurait dû tirer à chevrotines!"(19).

Pour le paysan, son droit est simple: c'est celui de défendre son bien face à des agresseurs. Il n'aime pas les citadins qui mettent ses moyens de subsistance en péril:

"C'est eux les sauvages! dit Lili avec force. Il y a deux ans, pour faire cuire la côtelette, ils ont mis le feu à la pinède du jas de Moulet! Heureusement, c'était une pinède, et il n'y avait rien à côté! Mais s'ils faisaient ça dans Passe-Temps, imaginez-vous un peu!"(20).

Son jugement est donc sévère et sans appel:

"Evidemment, dit mon père, les gens de la ville sont dangereux, parce qu'ils ne savent pas..." - "Quand on ne sait pas, dit Lili, on n'a qu'à rester à la maison."(21).

Le citadin est l'ennemi, car il représente un double danger. Il peut détruire votre récolte ou provoquer la venue des gendarmes qui mettrait fin à toute activité "de chasse" dans les pinèdes alentour. Ce sont donc les uniques moyens de subsistance dans ces collines qui sont menacés et c'est l'une des raisons pour lesquelles le paysan n'aime pas le visiteur de la ville. Le paysan est le gardien de la terre. Il garde ses secrets avec jalousie et parfois trop longtemps:

"Il y en a une [source] que mon grand-père connaissait: il n'a jamais voulu la dire à personne. [...] A ce qu'il paraît que

.../...

(19) C.M.M., p. 28

(20) C.M.M., p. 28-29

(21) C.M.M., p. 29

quand il est mort, il a essayé de dire le secret... Il a appelé mon père, et il lui a fait: - "François, la source... la source..." Et toc, il est mort... [...] Ça fait que c'est une source perdue."(22).

Cependant, le paysan n'est pas seulement le gardien de la terre. Il est également le gardien de la langue. Contrairement à ce que pensent beaucoup, le français n'est pas la langue maternelle dans le Sud de la France. Bien que les gouvernements de la fin du XIXe siècle aient essayé de réduire cette langue d'oc à l'état de dialecte, l'occitan persiste dans les campagnes et le paysan est le gardien d'une civilisation en voie de disparition. La description de François que nous fait le jeune Marcel, exprime toute l'admiration qu'il porte à ce dernier:

"[...] le paysan qui conduisait le chariot n'avait ni veste, ni blouse, mais un gilet tricoté, d'une laine épaisse, feutrée par la crasse. Sur la tête, une casquette informe, à la visière ramollie. Cependant, de belles dents blanches brillaient dans un visage d'empereur romain. Il parlait provençal [...]"(23). Les citadins ne parlent pas l'occitan, ou très peu et leur langage affecté est souvent inaccessible au paysan, ce qui crée une nouvelle tension entre gens de la ville et gens de la campagne:

"Celle-là, dit Lili, c'est un caramentran (il voulait dire un mannequin de carnaval). Elle se peint la bouche en rouge, et les yeux en noir. Et quand ellè parle, ma mère la comprend pas."(24). Le paysan parlera français aux gens venus d'ailleurs, par politesse,

.../...

(22) C.M.M., p. 29-30

(23) G.M.P., p. 104

(24) T.D.S., p. 170

mais son français est émaillé de fautes dues à l'emploi de l'occitan:

"Nous pourrons peut-être leur envoyer la grosse lièvre; elle doit être par là: j'ai vu un pétoulié."(25).

En occitan (et pas seulement en provençal), le lièvre se dit: la lèbe, ou la lèbre, et c'est pourquoi Lili met ce mot au féminin en français. Il en est de même pour certaines structures grammaticales qu'emploient Lili et son père:

"Le paysan disait à mon père: "Cui-là aussi, il a deux noms. On lui dit "le Vala" ou bien "le Ruisseau"."(26).

Cette structure est calquée sur l'expression occitane correspondant à: le disem, on l'appelle. Nous trouvons la même expression, mais au pluriel cette fois:

"Les gens de la ville leur disent "bec croisé" Mais nous on leur dit "darnagas" parce que c'est un oiseau imbécile."(27).

La phrase subit fréquemment des modifications occitanes dues à la traduction littérale de tournures idiomatiques occitanes comme:

"qu'em soi dit"(je me suis dit). Cette forme occitane "quem" correspond à la forme pronominale et va donner une phrase française ainsi construite: "je me l'étais pensé, dit-il. Mais quand même ça me fait plaisir."(28).

Le paysan est donc bilingue, mais s'exprimera plus naturellement en occitan. Il n'a pas conscience du fait que l'occitan est une langue; il a été lui-même tellement réprimandé à l'école communale qu'il l'appelle "le patois". C'est pourquoi Lili dira:

"Mais moi, je ne savais pas! Moi, des micropes (29),

.../...

(25) C.M.M., p. 19

(26) G.M.P., p. 126

(27) C.M.M., p. 19

(28) T.D.S., p. 20

(29) Les occitans ont des difficultés à faire la différence entre les sons "b" et "p".

J'en ai pas! je sais même pas comment ça se dit en patois!"(30).
Cependant son français est constellé de fautes et d'expressions occitanes. Dès qu'il est sujet à des émotions fortes comme la colère ou la surprise, et qu'il ne se contrôle plus, le paysan s'exprime en occitan:

"Bou Diou qué mostre! [ce serpent] - Rien que de le regarder, ça me fait la peau de galline! - Qué courage ce petit! C'est lui, le vrai mostre!"(31).

De ce fait, l'occitan prend une valeur inestimable aux yeux du jeune Marcel et il admire les paysans qui peuvent parler ce langage mystérieux:

"Il ne savait plus que faire, car il se mit à insulter le brouillard, la pluie, et les dieux avec de terribles injures provençales."(32).

Le provençal est la langue de la campagne et Lili exprime cette idée de façon naïve mais touchante, lorsqu'il parle des étourneaux:

"Bien sûr, dit Lili. Mon frère en avait un. Et il parlait, mais il ne parlait que patois! - Oh mais moi, dis-je, je leur apprendrai le français. - Ça, dit Lili, ce n'est pas sûr, parce que c'est des oiseaux de la campagne..."(33).

Il existe ainsi un véritable fossé entre le monde campagnard et le monde citadin. Le paysan vit dans la nature, s'exprime dans sa langue à lui et qui n'évolue plus. Le monde rural vit au rythme des saisons, à la différence de la vie dans les cités.

.../...

(30) C.M.M., p. 133

(31) T.D.S., p. 269

(32) C.M.M., p. 67

(33) C.M.M., p. 103

Le paysan n'appartient pas à la société, il vit en marge de cette dernière et Pagnol, qui aime les collines et les vacances, nous brosse un tableau peu flatteur de la société de son temps.

.../...

Chapitre III

Pagnol témoin de son temps

Le conflit social le plus important de ce début du vingtième siècle est celui qui oppose la troisième République à l'Eglise catholique. En effet, les lois scolaires des années 80 ont rendu l'enseignement gratuit, laïque et obligatoire jusqu'à l'âge de treize ans. L'Eglise a ainsi perdu ses privilèges en ce qui concerne l'enseignement et les instituteurs sont recrutés par les "écoles normales départementales" où l'on forme les enseignants. En 1904 l'Etat interdit même tout enseignement aux congrégations religieuses et en 1905 la séparation de l'Eglise et de l'Etat est acquise. Toutes ces lois sont la cause d'un conflit ouvert entre les laïques et le clergé. Le jeune Marcel, qui a grandi au sein d'une famille laïque, nous dépeint dans son livre cet affrontement constant entre le curé et l'instituteur.

Marcel nous parle en détail de l'enseignement et c'est bien naturel puisqu'il a vécu dans ce milieu-là. Son père Joseph, instituteur, habitait l'école publique, les enseignants des écoles primaires étant logés sur leur lieu de travail. Le jeune Pagnol évoluait ainsi dans ce monde laïque et anti-clérical. N'oublions pas non plus que Marcel Pagnol a été professeur d'anglais. On comprend que certaines de ses réflexions sur l'enseignement et sa valeur soient empreintes d'ironie. Il nous transmet l'image qu'il a reçue de cet enseignement républicain:

.../...

"Les écoles normales primaires étaient à cette époque de véritables séminaires, mais l'étude de la théologie y était remplacée par des cours d'anticléricisme."(1).

D'après Marcel, les enseignements diffèrent selon les professeurs et le public auquel on dispense les cours. Il remet donc en cause l'unité et l'objectivité de l'enseignement:

"[...] les cours d'histoire étaient élégamment truqués dans le sens de la vérité républicaine. Je n'en fais pas grief à la République: tous les manuels d'histoire du monde n'ont jamais été que des livrets de propagande au service des gouvernements."(2).

Après avoir critiqué l'orientation de l'enseignement et fait ressortir son manque flagrant d'objectivité allant même jusqu'à la déformation de la réalité, au service de la cause officielle, Marcel Pagnol s'attaque à l'instrument de divulgation de telles idées, c'est à dire à l'instituteur. Il nous en offre un portrait où entrent de l'admiration et des réserves d'adulte qui semblent assez justifiées en certains cas. Pagnol nous parle tout d'abord des normaliens et de son admiration pour leur tâche:

"Ils avaient une foi totale dans la beauté de leur mission, une confiance radieuse dans l'avenir de la race humaine". (3)
Mais les instituteurs du début du siècle n'en formaient pas moins une certaine élite à laquelle on reprochait parfois sa suffisance. Marcel fait formuler cette critique par l'oncle Jules:

"[...] il est vrai que l'on reproche à ceux qui s'en sont tenus à cet enseignement primaire , de croire qu'ils savent tout, et qu'ils ont fait le tour des connaissances humaines quand

.../...

(1) G.M.P., p. 21
(2) G.M.P., p. 22
(3) G.M.P., p. 27

ils sont arrivés au brevet supérieur."(4).

Pagnol nous présente également le point de vue de l'élève. Pour ce dernier, tout s'établit en termes d'opposition, voire de combat. L'instituteur est là pour le prendre au piège: "Mon père [...] m'administrait, chaque matin, [...] une dictée de six lignes, dont chaque phrase était minée comme une plage de débarquement."(5). Afin de pouvoir "vaincre" l'enfant plus facilement, l'enseignant est formé à une "méthode de guerre": la pédagogie; et Pagnol nous fait part de ses réflexions à ce sujet à propos de la sieste d'après-midi pendant les vacances:

"Ce repos nous était une torture, et mon père, grand pédagogue, c'est à dire doreur de pilules, nous le fit accepter en nous apportant quelques volumes de Fenimore Cooper et de Gustave Aymard."(6). Selon Marcel, le savoir n'est pas nécessairement dispensé par l'enseignant, qui utilise souvent un langage particulier et quelque peu ésotérique pour montrer sa supériorité par rapport à l'élève et l'étendue de son savoir. Tel fut plus tard son professeur de latin, surnommé Socrate par les élèves du lycée: "Socrate prétendait que j'étais un remarquable fabricant de solécismes et de barbarismes, alors que je ne savais même pas ce que c'était."(7).

Pagnol s'interroge sur l'utilité de cet enseignement et sur son rapport avec la vie active. Le jeune Marcel, en admiration devant les paysans, s'interroge sur son avenir, et sa réflexion semble justifiée:

.../...

(4) T.B.S., p. 285

(5) C.M.M., p. 148

(6) G.M.P., p. 154

(7) T.D.S., p. 389

"Je regardais les longues tresses de fruits rouges, et je me demandais s'il n'eût pas été plus raisonnable de lier des tomates toute ma vie plutôt que d'apprendre - sans le moindre espoir - les douze cas de "Rosa la rose"."(8).

Marcel met donc en cause l'utilité pratique de l'enseignement. A son avis, ce dernier ne nous apprend rien de la vie. Ce sont Lili, "gardien de troupeau" et son camarade de classe "Mérinos" qui le renseignent sur "les modalités de sa naissance":

"Cet enseignement dans la cour de l'externat nous fut extrêmement profitable: je déclare [écrit Pagnol] qu'au point de vue des connaissances utiles, je dois plus à Mérinos qu'à mes professeurs de grammaire comparée, qui m'enseignèrent pourtant le Saxon médiéval de la Bible d'Ufilas."(9).

L'opposition entre l'école communale et l'Eglise se traduit de plusieurs façons dans les "Souvenirs d'enfance" et le conflit présente deux aspects: l'opposition directe entre instituteurs et curés, ainsi qu'entre les forces qu'ils représentent. On trouve chez Pagnol la mention d'une trinité négative, de la "sainte trinité" des normaliens. Cette trinité représente le mal à abattre, l'ennemi:

"...ce [que les normaliens] haïssent le plus farouchement, c'étaient les liqueurs dites "digestives", les Bénédictines et les Chartreuses, "avec privilège du Roy", qui réunissaient dans une trinité atroce, l'Eglise, l'Alcool et la Royauté."(10).

Son père n'a pas un autre point de vue et Marcel voit bien que:

"Les leçons de l'école normale restaient ineffaçables

.../...

(8) T.D.S., p. 293

(9) T.D.A., p. 13

(10) G.M.P., p. 24

[...] d'une façon générale, il considérait toujours les "nobles" comme des gens insolents et cruels, ce qui était prouvé par le fait qu'on leur avait coupé la tête."(11).

Les instituteurs et les curés essaient de s'embarrasser mutuellement et leurs discussions sont émaillées d'allusions subtiles et blessantes pour le parti opposé. C'est ainsi que Joseph explique à Marcel le fait d'avoir accepté de se faire photographier:

"Nous sommes dans un petit village: il eût été maladroit de refuser: c'était peut-être ce [que le curé] espérait, pour nous accuser ensuite de sectarisme. Mais nous avons été plus malins que lui!"(12).

Nous remarquons une autre opposition, celle qui s'introduit entre l'Ecole communale, "représentante de la République" et le Lycée, encore réservé aux bourgeois et aux riches. Nous notons cette tension entre les deux formes d'éducation lorsque les instituteurs commentent l'énoncé du problème de mathématiques donné au concours des bourses pour le secondaire:

"M.Besson affirma que c'était un problème de brevet élémentaire; M.Suzanne fut d'avis que le rédacteur de cette énigme n'avait sans doute jamais parlé à des enfants, et M.Arnaud, qui était jeune et vigoureux, déclara qu'on y voyait clairement l'astuce et la subtile fourberie des "secondaires"."(13)

Joseph met toute sa fierté en son fils et veut, grâce à lui, démontrer la valeur de l'école communale:

"Il est indispensable que tes débuts au lycée soient brillants pour faire honneur à nos écoles primaires, que ces messieurs du

.../...

(11) C.M.M., p. 201

(12) G.M.P., p. 300

(13) C.M.M., p. 243

secondaire ont parfois l'air de mépriser..."(14).

Le père de Marcel n'admet pas les pratiques du secondaire, particulièrement en matière de discipline:

"Mon père [rassura ma mère] aussitôt, car, regardant fixement l'oncle Jules, il déclara que ces méthodes réactionnaires, héritage abominable d'un passé cléricale, étaient sans aucun doute abolies depuis longtemps."(15).

Cette opposition entre les deux institutions que sont l'Eglise et l'Ecole communale se retrouve en ceux qu'elles ont formés. Nous remarquons que selon l'éducation reçue, l'enfant va réagir différemment. L'attitude de Marcel est révélatrice de cet état de chose:

"[M. le curé] s'en alla, poli, amical, souriant, si sympathique que j'avais envie de le suivre, ce qui me fit comprendre quel danger les fausses apparences représentaient pour la société."(16).

Le curé n'est redoutable que par ce qu'il représente et le jeune Marcel, qui ne voyait en ce curé qu'un homme aimable et généreux, se voit déjà victime des préjugés que lui ont inculqués son père et ses maîtres d'école.

En fait, toute société repose sur des conventions. Ces dernières ne sont pas toujours exactement connues des individus, mais il est une chose que chacun connaît. Ce sont les apparences sociales. Marcel nous donne une idée des hiérarchies sociales à travers les apparences:

"Quant à Joseph, [...] il avait [...] belle allure dans

.../...

(14) T.D.S., p. 284

(15) T.D.S., p. 288

(16) G.M.P., p. 300

un complet gris clair, brillamment éclairé par une cravate socialiste de satin rouge."(17). Les milieux plus aisés se reconnaissent à leurs bijoux et surtout au fait qu'ils les affichent. Marcel nous en donne un exemple lorsqu'il nous parle des rencontres de sa mère et de la femme du directeur de l'école où travaille son père:

"[Ma mère] rencontrait souvent au marché la femme de M. le directeur: c'était une grande belle personne, qui portait un sautoir en or, et une montre en or dans sa ceinture de soie plissée."(18).

Allant de pair avec cette appartenance à un groupe, il y a une obligation d'amour-propre. Ainsi Marcel veut-il éviter un ridicule personnel et familial:

"Ma mère nous avait prévenus qu'elle ne pourrait pas nous accompagner [...] . J'en fus bien aise, car je redoutais le ridicule d'une entrée au lycée à la tête d'un cortège familial, comme le mort de l'enterrement."(19).

Passer outre à ces règles est déchoir, et qui ne respecte pas ces principes est sévèrement jugé:

"Décidément, dit mon père scandalisé, tu as une mentalité de repris de justice! Une casquette du Canal sur la tête d'un instituteur! Tu ne sais pas que ça pourrait finir en correctionnelle?"(20).

Marcel soulève également la question de la solidarité d'un groupe. La société récompense ses éléments méritants, mais encore faut-il que leur famille, sur laquelle rejaillit l'honneur qui leur est fait, soit exempte de reproches. Le jeune Pagnol est donc

.../...

(17) T.D.S., p. 298

(18) C.M.M., p. 187

(19) T.D.S., p. 298

(20) C.D.M., p. 212

effrayé par la querelle qui a divisé ses grand-parents paternels:

"[...] leur vie risquait de se terminer par une atroce bataille de vieillards enragés, dont on parlerait dans le journal; ce serait une catastrophe pour la famille, et surtout pour la tante Fifi, à cause de sa légion d'honneur, qu'on ne peut pas donner à une personne qui appartient à une famille d'enragés."(21).

Les convenances apprises du langage, chez les enfants, sont une part du code social, mais une part que le jeune Marcel ne comprend pas toujours. Parfois il classe les gens d'après ces seules apparences. Lorsqu'il va chez les Cassagnol, petits bourgeois assez "snobs" qui jouent aux nobles, il entend parler la mère de son amie:

"Enfin vous voilà Babette? Je commençais à me demander si le loup ne vous avait pas mangée? Je pensai [la réflexion est de Marcel]: Ça doit être une domestique, puisqu'elle lui dit "vous". Mais la jeune voix répondit: -Ma chère maman, il s'en est fallu d'un RIEN! C'était donc sa mère qui lui disait "vous"! Toujours la noblesse!"(22).

L'éducation est un carcan dont l'enfant est heureux de se libérer et le jeune Marcel goûte le plaisir d'un repas sans contrainte:

"Je n'avais jamais déjeuné avec des garçons de mon âge, sans aucune grande personne pour nous imposer le silence: ("Les enfants ne parlent pas à table!") ou nous forcer à déglutir des mets insipides ("Mange ta soupe!"-"Finis tes endives!")."(23).

Certains avantages sociaux reviennent à certaines classes

.../...

(21) T.D.S., p. 73

(22) T.D.S., p. 121

(23) T.D.S., p. 341-342

sociales ou à certains groupes. La retraite est un bénéfice qui n'est acquis qu'aux fonctionnaires et Joseph risque de perdre son emploi à cause du procès-verbal que lui a dressé un garde. Toute la famille est désespérée:

"Comment? dit ma mère stupéfaite, tu renoncerais à ta retraite? On en parlait souvent, de la retraite, et comme d'une opération de haute magie, qui transforme un maître d'école en rentier. La retraite, c'était le grand mot, le maître mot."(24).

De même que les avantages sociaux, les découvertes scientifiques, et surtout les découvertes médicales, ne touchent qu'une certaine partie de la société. Les populations rurales ignorent tout des microbes:

"Mais moi, [s'exclame Lili] je ne savais pas! Moi, des micropes, j'en ai pas! Je sais même pas comment ça se dit en patois! Je me lave que le dimanche, comme tout le monde! Et même Baptistin dit que c'est pas naturel et que ça donne des maladies!"(25).

Les citadins eux, découvrent l'existence des bactéries et craignent beaucoup ce nouveau fléau jusqu'alors inconnu:

"Il faut dire qu'à cette époque les microbes étaient tout neufs, puisque le grand Pasteur venait à peine de les inventer..."(26). L'amour est lié aussi à des codes sociaux et est régi par des lois bien définies: mais nous allons y consacrer le chapitre suivant.

.../...

(24) C.D.M., p. 277

(25) C.D.M., p. 133

(26) G.M.P., p. 79

Chapitre IV

L'amour

Tout au long des Souvenirs d'enfance Marcel Pagnol nous parle d'amour et nous pouvons voir l'évolution de l'enfant selon les différentes sortes d'amour qu'il sait éprouver. Le tout premier est bien évidemment l'amour filial.

Le jeune Marcel aime sa mère, mais il ne la considère pas vraiment comme une femme:

"Je ne fréquentais que ma mère et ma tante, qui n'étaient pas des femmes, mais une mère et une tante". (1)

Cet amour se traduit de diverses façons. Marcel se sent très proche de sa mère et veut la protéger. Cela apparaît lorsque le garde les arrête et veut dresser procès-verbal à Joseph:

"[...] la sonnerie du réveil matin éclata comme un feu d'artifice: ma mère, poussant un faible cri, tomba assise sur l'herbe. Je m'élançai; elle s'évanouit dans mes bras."(2)

Cette impression de fragilité que lui donne sa mère, il la rend très bien lorsqu'il l'évoque comme:

"[...] une très jolie femme brune qui serrait toujours sur son coeur fragile les roses rouges du colonel."(3)

Il insiste sur la petitesse de sa mère:

.../...

(1) T.D.S., p. 74-75

(2) C.M.M., p. 267

(3) C.M.M., p. 307

"Je posai la valise à terre, et j'en tirai ses espadrilles. Elles n'étaient pas plus grandes que les miennes."(4)

Marcel est toujours attentif aux besoins de sa mère et la comble d'attentions. Ainsi sur le chemin de la Bastide Neuve, par exemple, lorsque sa mère, chaussée de bottines de ville éprouve des difficultés à suivre la charrette de François et son chargement:

"Je m'aperçus soudain que ma mère ne marchait pas très facilement [...] . Sans mot dire, je rejoignis la charrette et réussis à en tirer la petite valise, [...] à l'arrière du véhicule [...] . Je posai la valise par terre, et j'en tirai ses espadrilles [...] . Elle me fit un merveilleux sourire de tendresse ."(5).

La seule récompense qu'il recherche, c'est le bonheur de sa mère. Il est heureux de la voir sourire. Ces attentions de tous les jours vont se transformer en cadeaux lorsque Marcel aura gagné de l'argent grâce à ses braconnages:

"Je fus [...] assez riche pour acheter [à ma mère] une petite écharpe en laine des Pyrénées, qui donna à ma mère plus de joie et de fierté qu'une rivière de diamants. [...] je n'ai jamais fait, pour aucune femme, un sacrifice aussi important par rapport à ma fortune."(6).

Quelle que soit la nature de l'attachement du jeune garçon pour sa mère, la question de l'amour occupe son esprit. Il écoute les adultes et se forge une idée de ce qu'est l'Amour chez les adultes.

Pour Marcel, amour et folie vont de pair, mais il ne

.../...

(4) G.M.P., p. 125

(5) G.M.P., p. 125

(6) T.D.S., p. 280

sait pas trop pourquoi il en est ainsi. L'une des raisons de cette conviction est le commentaire fait par sa mère lors de la dispute qui opposa ses grands-parents paternels, après que sa grand-mère eut mordu son grand-père:

"Les dernières paroles prononcées par ma mère me posaient un problème insoluble. Elle avait dit: "c'est ça l'amour!", et elle ne l'avait pas dit pour rire. Je n'y comprenais rien. J'aurais trouvé tout naturel de mordre féroceement un ennemi, mais mordre quelqu'un parce qu'on l'aime, c'était un acte tout à fait contraire au bon sens."(7).

Plusieurs cas tout aussi troublants s'offrent à lui:

"[...] il me revint à l'esprit qu'une femme rousse, une matin, chantait dans la rue, au son d'une guitare, avec des yeux exorbités: "l'Amour est une folie", en faisant des gestes de folle, et les gens qui l'écoutaient n'avaient pas du tout l'air surpris."(8). Il entend également des réflexions d'adultes et en tirera ses conclusions:

"[...] Il y avait eu cette histoire de la boulangère: elle avait à demi assommé son mari pendant qu'il dormait, et ma tante Rose avait dit - pour l'excuser - qu'il l'avait "trompée", et qu'elle en était "amoureuse folle"."(9).

Marcel met tout de suite en opposition ce qu'il entend et ce qu'il ferait en pareil cas:

"Moi j'aimais ma mère de toutes mes forces, et pourtant je n'étais pas fou, [...] Evidemment, si quelqu'un lui avait fait du

.../...

(7) T.D.S., p. 73

(8) T.D.S., p. 74

(9) T.D.S., p. 74

mal, je serais devenu enragé, mais ce n'est pas elle que j'aurais mordu [...] "(10).

Marcel en arrive à formuler une théorie piquante, mais tout de même assez logique: "Je finis par conclure que l'amour qui rendait fou était une affaire de grandes personnes, et surtout de femmes."(11). Ce qui le trouble le plus est l'étroit voisinage de l'amour et de la folie."Il y avait donc un rapport entre l'amour et la folie. Mais était-ce l'amour qui rendait ces gens fous, ou la folie qui exaltait leurs amours?"(12).

Le jeune garçon n'est pas seulement préoccupé par les affaires amoureuses des grandes personnes, il est également très intrigué par le comportement des filles qu'il ne comprend pas et par tout le mystère qui les entoure. Marcel et son petit frère ayant enfermé leur petite soeur dans le placard, ils se font gronder par leur mère qui leur donne une gifle à chacun et leur dit de ne plus recommencer:

"[Ma mère] nous dit très sérieusement que les filles étaient des êtres fragiles, qu'il ne fallait pas les bousculer, et qu'il était dangereux de les contrarier, parce qu'elles étaient beaucoup plus nerveuses que les garçons, et qu'une crise de colère pouvait les rendre malades."(13).

Cette affirmation trouble énormément le jeune Marcel qui, intrigué, observe ces êtres bizarres. Il lui arrive même de surprendre sa petite cousine:

"Toute seule devant l'armoire à glace, elle se faisait des révérences, [...] échangeait avec son image des sourires malicieux,

.../...

(10) T.D.S., p. 74

(11) T.D.S., p. 74

(12) T.D.S., p. 74

(13) T.D.S., p. 77

[...]. Enfin après quelques petites moues, elle s'approcha du miroir, et baisa trois fois de suite le reflet de ses propres lèvres! Je refermai la porte sans bruit, convaincu que j'avais surpris le secret d'un dérangement cérébral et qu'il valait mieux n'en rien dire à personne. D'ailleurs, j'aurais eu honte d'en parler."(14).

Marcel ne peut comprendre ces attitudes et en conclut que les filles ne sont pas normales. Il est également stupéfait lorsqu'il apprend que sa cousine ne sait ni racler sa gorge ni cracher. En effet, cette dernière s'étant planté une arête de poisson dans la gencive, on essaie de l'en débarrasser:

"Mon père, dans l'affolement général, lui disait: "Gratte ta gorge, et crache!" Elle ne savait faire ni l'un ni l'autre, et quand l'arête fut enfin délogée, grâce à une boulette de mie de pain, sa mère ne craignit pas d'avouer: "Moi non plus, je n'ai jamais su cracher! (15). Pour Marcel, qui participait à des compétitions de crachats à l'école, il est vraiment impensable qu'on ne sache faire une chose aussi naturelle et amusante.

Le jeune Pagnol se heurte à un autre problème insoluble, avec la fille de la concierge:

"Un soir, quand elle revenait des commissions, un homme, avec une barbe noire, l'avait poursuivie dans la rue. Il faisait nuit, elle avait couru de toutes ses forces. S'il m'avait rattrapée, dit la fillette je ne sais pas ce qu'il m'aurait fait! Paul était d'avis qu'il voulait la faire danser dans un cirque, ou peut-être la forcer à vendre

.../...

(14) T.D.S., p. 78

(15) T.D.S., p. 79

des paniers dans un pays étranger comme Toulon ou Avignon. Alors elle hocha la tête plusieurs fois et ricana tout bas en me regardant de côté; puis elle dit: c'est un enfant! il ne comprend pas!"et moi non plus je ne la comprenais jamais."(16).

Les filles se développent plus rapidement que les garçons; ces derniers ne comprennent pas ces changements morphologiques et sont peu éclairés sur les problèmes sexuels.

"[...] je peux encore continuer à jouer avec toi, mais il faudra que tu fasses bien attention [...]. A ne pas me donner des coups dans la poitrine [...]. Ça pourrait être TRES DANGEREUX. Je fus stupéfait. - Pourquoi? tu tousses? elle se mit à rire. Oh pas du tout! Mais il ne faut plus me toucher la poitrine, parce que maintenant, j'en ai. [...] je regardais ces deux petites bosses (gonflées à grand effort) et je ressentis une sorte de malaise, en même temps qu'une surprise d'autant plus grande qu'elle paraissait fière de cette nouvelle infirmité, qui allait lui imposer le port d'un corset."(17).

Les réactions du jeune garçon, prévenu de la fragilité des filles et décontenancé par son incapacité à comprendre leurs transformations physiologiques, sont assez inattendues:

"Mais tout de même, dit-elle, ils ne sont pas en sucre, et si tu veux, je te fais une partie de lutte. - Pas aujourd'hui, dis-je. Je n'ai pas le temps [...]. Et je pris ma course vers la maison, un peu écoeuré par l'idée que la partie de lutte [...] risquait de se terminer dans une mare de lait."(18).

Marcel ne comprend pas les filles.

.../...

(16) T.D.S., p. 82-83

(17) T.D.S., p. 86-87

(18) T.D.S., p. 87

"A partir de ce jour, elle commença à s'habiller en dame, à tordre ses tresses en un chignon ridicule, et à faire tant de mines et de grimaces que je ne la reconnaissai plus."(19).

Le sentiment de frustration qui résulte de cette incompréhension l'amène à regarder les filles d'un autre oeil et à les mépriser:

"En parlant de la nièce de M. Besson, qui s'était cassé un bras en tombant d'un arbre, mon père avait dit: "cette petite est un garçon manqué!" [...] Pour moi, ces mots "garçon manqué" signifiaient que les filles n'étaient qu'un faux-pas de la nature, le résultat d'erreur au cours de la création d'un garçon."(20).

Cette explication basée sur une expression prise au pied de la lettre paraît très satisfaisante au jeune Pagnol:

"Voilà pourquoi elles rougissaient sans motif, riaient d'un rien, pleuraient pour moins encore, et vous griffaient pour un compliment; voilà pourquoi ne sachant ni siffler ni cracher, elles tombaient des arbres, inventaient d'inutiles mensonges et se livraient en cachette à des manigances devant les miroirs ..." (21).

La fille est l'antithèse du garçon et c'est pourquoi le jeune Paul est ravi lorsque son père veut lui couper les cheveux:

"Ce matin-là, mon père décida qu'il était grand temps de couper les boucles blondes du petit Paul, qui réclamait depuis longtemps ce sacrifice. A l'école, disait-il, il y en a qui m'appellent la fille, et moi ça ne me plaît pas."(22).

Le jeune garçon ne veut pas être confondu avec cet être

.../...

(19) T.D.S., p. 87

(20) T.D.S., p. 89

(21) T.D.S., p. 89

(22) T.D.S., p. 22

qu'il juge inférieur. Cependant il reconnaît que les filles ont, en dépit de leurs "infirmités", un certain charme:

"[...] Dame Nature, comme pour déguiser son échec, avait soigné leur apparence: grands yeux, longs cils, mains délicates, cheveux de soie, gestes gracieux et petites voix musicales. Elles étaient souvent très agréables à regarder; mais tout compte fait, [...] elles ne pouvaient servir que d'admiratrices, ou de confidentes, dont il fallait d'ailleurs se méfier."(23).

Il avoue également que ce charme était reconnu par tous et ne le laissait nullement indifférent. "Cependant, tout le monde s'intéressait aux filles, et sans que je pusse comprendre pourquoi, il me fallait bien reconnaître qu'elles me plaisaient."(24). Les filles le troublent et lui qui les accusait de rougir pour un rien se prend à rougir devant une fille:

"[Isabelle] me barra la route, se planta devant moi, et de tout près elle me regarda dans les yeux, en penchant lentement sa tête en arrière. Sa bouche était à peine entr'ouverte, et ses narines frémissaient. Je sentis avec rage que je rougissais, et je fis un effort pour rire."(25).

Pagnol se laisse prendre au piège du charme féminin et la fillette le séduit. Marcel va être amoureux de cette dernière, d'un amour enfantin et charmant. Après avoir raccompagné Isabelle chez elle, il revient la voir tous les jours et, transformé par l'amour, il oublie ses amis et s'abandonne à une contemplation béate de l'être aimé:

"Isabelle cousait attentivement [...]. Elle était plus

.../...

(23) T.D.S., p. 90-91

(24) T.D.S., p. 90

(25) T.D.S., p. 116

jolie que jamais, parce qu'elle ne faisait pas de "mines". Ses tresses noires pendaient sur son ouvrage, le minuscule dé poussait la fine aiguille, parfois elle levait les yeux vers moi, et souriait."(26). Marcel retrouve son sentiment de protection devant la délicatesse et la petitesse de son amie. Il admire son comportement, si différent de ce qu'il connaissait jusqu'alors. "Isabelle mangeait fort délicatement, avec la grâce et la propreté d'une chatte."(27). Ce premier amour est un amour silencieux qu'on n'ose avouer: "Le battement confidentiel de la pendule fabriquait patiemment nos minutes communes, et je sentais profondément la douceur de nous taire ensemble."(28). Le jeune Pagnol rêve au lendemain, au moment où il osera agir et révéler sa passion à Isabelle:

"Je décidais qu'après la cérémonie [de mariage], je lui proposerais de visiter Notre Royaume: je l'entraînerais alors dans la pinède, et là sous prétexte de consacrer le mariage, je la serrerais sur mon coeur, et je l'embrasserais passionnément."(29).

Marcel et Isabelle jouent au roi et à la reine et il place, à la façon des troubadours, son amie sur un plan inaccessible. Il en fait une déesse et son élan amoureux rejoint le "fin amor" moyenâgeux:

"[...] serrant dans mon poing le fruit divinisé par sa morsure, je revivais, les yeux fermés, la miraculeuse journée, et je préparais les phrases qui lui diraient - demain peut-être - l'éternité de mon amour."(30).

(26) T.D.S., p. 204

(27) T.D.S., p. 194

(28) T.D.S., p. 205

(29) T.D.S., p. 218

(30) T.D.S., p. 209

Aveuglé par son amour pour Isabelle, il est la risée de son frère et de son ami Lili. De plus, il se heurte à la désapprobation de ses parents, surtout à celle de son père et de son oncle qui lui reprochent sa conduite jugée déshonorante. Marcel se sent incompris, mais pardonne à ses proches:

"[...] leur erreur à tous c'était de n'avoir pas compris la force d'un sentiment unique au monde et qu'ils n'avaient certainement jamais éprouvé [puisqu'ils] ne la connaissaient pas! Ils ne pouvaient donc pas savoir qu'elle ne ressemblait à personne."(31).

Il ne s'apercevra que plus tard de son aveuglement et comprendra que la réalité était fort différente:

"Elle n'était ni fée, ni reine, ni noble. C'était Mlle Cassagnol, une petite fille comme les autres, qui avait joué à m'humilier en me faisant courir à quatre pattes; Paul et Lili avaient eu bien raison de se moquer de moi, et de rougir de ma faiblesse. [...] Pourtant, j'avais été "amoureux fou"; c'était une aventure intéressante, et que je n'oublierais jamais."(32).

Il se complaît à se remémorer ces instants de bonheur pour lesquels il acceptait tout abaissement devant cette petite fille qui était pour lui une reine:

"Heureux et fier de l'étonner, je me vautrais dans cette servitude, et je tremblais d'émotion lorsqu'avant mon départ elle nettoyait elle-même mon visage et mon cou avec un tampon de coton trempé d'eau de Cologne."(33)

.../...

(31) T.D.S., p. 230

(32) T.D.S., p. 249

(33) T.D.S., p. 210

Malgré sa prise de conscience, il reste amoureux et le départ de sa bien-aimée le plonge dans un profond chagrin:

"[...] Isabelle était debout, le visage tourné vers les Bellons, et sa petite main levée agitait un mouchoir blanc. Je fus certain que c'était pour moi... Alors, je me levai d'un bond, et sans réfléchir, je dévalai le long de la pierreuse pente: de grosses larmes coulaient sur mon visage, et mon désespoir m'étouffait..."(34).

Cependant, son ami Lili est toujours là, fidèle, qui vient le consoler:

"Qu'est ce que tu as? je baissais la tête, et je murmurai: - elle est partie. Il s'avança, et mit son bras autour de mon cou, sur mes épaules. Et comme je pleurais toujours, il répétait doucement: - Allez, zou, ne sois pas couillon... Ne sois pas couillon..." (35).

Cette action, si maladroite soit-elle, met du baume au coeur de Marcel et lui inspire cette réflexion:

"C'est ainsi qu'elles séparent les meilleurs amis, en riant sur des balançoires qui s'arrêtent en deux minutes quand le mâle ne les pousse plus."(36).

Pagnol reconnaît ici l'aspect éphémère de l'amour qu'il oppose à la durée de l'amitié simple qui lie deux garçons qui se comprennent et partagent la même vie de braconniers, dans les pinèdes de Provence.

Avec l'adolescence, l'amour va changer de visage, les

.../...

(34) T.D.S., p. 250

(35) T.D.S., p. 251

(36) T.D.S., p. 189

jeux ne seront plus les mêmes, mais les sentiments resteront identiques. Lagneau, un des amis de Marcel, est tombé amoureux d'une jeune fille dont il apprend le nom par Peluque, ami des deux jeunes lycéens. Ce dernier lui annonce qu'elle s'appelle Lucienne:

"Elle va au lycée, et chaque matin la bonne l'accompagne. Moi je les suis de loin, et je raccompagne la bonne. C'est d'ailleurs pour ça que j'arrive toujours à deux heures au lycée et que je suis collé chaque jeudi [...] Que veux-tu! c'est l'amour..."(37).

Peluque semble être un grand spécialiste des questions amoureuses et il conseille le jeune Lagneau. Ce dernier, tout comme Marcel l'avait fait avec Isabelle, divinise Lucienne:

"Lagneau mangeait la colle des enveloppes que ses lèvres avaient touchées. Il broutait les fleurs qu'elle avait baisées; et chacun de ces deux innocents se montaient l'imagination de façon inquiétante."(38).

Les deux jeunes amoureux rêvent de s'embrasser et de s'appartenir, mais leur amour reste purement imaginatif.

"La jeune fille, après avoir laissé échapper quelques aveux timides, finissait par lui raconter qu'elle le voyait dans ses rêves, qu'elle rêvait de baisers brûlants et prolongés: Lagneau répliquait qu'elle était sa vie, sa maîtresse bien-aimée, son cher trésor; il allait jusqu'à dire qu'en rêve il l'avait vue au bord d'une source, toute nue, avec une "gorge d'albâtre" et des jambes au galbe enivrant. Elle parlait de dormir sur son sein; il la tu-toyait éperdument. Elle répliquait en lui avouant qu'elle avait

.../...

(37) T.D.A., p. 267-268

(38) T.D.A., p. 274-275

un grain de beauté sur l'épaule droite et un autre, très joli, sous le sein gauche."(39).

A l'annonce d'un rendez-vous que Lucienne lui fixe, Lagneau devient euphorique et extériorise sa joie et ses espérances. "Je vais lui parler! Je vais la prendre dans mes bras! Hurrah! Bravo! Ça y est! Ohé!" et toutes sortes de cris extravagants."(40).

Il fait des plans amoureux dignes des plus grands romans d'aventure: "Lagneau frémissait d'impatience; il me confia tout bas qu'il allait lui proposer de l'enlever, car il ne pouvait plus vivre sans elle."(41).

Cependant, lorsque son amie se présente au rendez-vous, elle arrive avec une cousine. Marcel est fort gêné, mais Peluque, plus entreprenant et expérimenté, enlève la belle cousine, laissant Lucienne seule avec Lagneau.

"Pourquoi diable venait-elle avec sa cousine? Cela me chiffonnait. Cela devait paraître peu convenable à Peluque, car il les rejoignit à quelque distance de la grotte, et je l'entendis qui offrait à la cousine (charmante, ma foi) de lui faire visiter le Parc."(42).

Le pauvre Lagneau, intimidé par sa partenaire, ose à peine lui parler:

"Lagneau, écarlate, était debout, en face de Lucienne, sur la porte de la grotte. Il tournait gauchement son chapeau dans ses mains et regardait fixement son soulier gauche. La jeune personne, les joues en feu, chiffonnait nerveusement une fleur..."(43).

Puis, se décidant à agir, il commet une bêtise impardonnable et que

.../...

(39) T.D.A., p. 274

(40) T.D.A., p. 281

(41) T.D.A., p. 284

(42) T.D.A., p. 286

(43) T.D.A., p. 287

ses amis ne manqueront pas de lui reprocher :

"Il se précipita sur sa Dulcinée, et la pressa violemment sur son coeur en s'écriant: - je t'aime... Viens. Viens, je t'adore... Et il voulut l'entraîner dans la grotte. Mais elle fondit en larmes, et se mit à déchirer son mouchoir. Lagneau fit un pas en arrière et la regarda fixement. [...] puis, envahi par une soudaine panique, il prit la fuite."(44).

Sa maladresse et sa timidité face aux filles sont la cause de son échec amoureux, mais d'autres adolescents ont plus de chance que lui :

"[...] nous nous dirigeâmes vers les fourrés. Ils n'étaient plus aussi solitaires et çà et là nous rencontrâmes quelques couples timides, qui se promenaient par les sentiers, avec l'âme poétique et des fleurs à la main."(45).

Quand à Peluque, en spécialiste, il occupait la gentille cousine derrière les fourrés.

"[...] Nous vîmes Peluque, assis tout près de la jolie cousine [...] Elle s'appuyait à son épaule [...] Peluque, d'une main, lui entourait la taille; de l'autre il tenait une cigarette; entre chaque bouffée, ils échangeaient tous deux de tendres baisers."(46).

Pour l'adolescent, l'amour est une affaire d'honneur et de fierté vis à vis de ses camarades.

"Ah! Ah! Lagneau! Ce qu'il s'en est payé, hier! dit Houille d'un air d'envie. Sa petite y était; je l'ai vue s'en aller vers les taillis et le Don Juan l'y attendait sans doute [...] Tu

.../...

(44) T.D.A., p. 288

(45) T.D.A., p. 289

(46) T.D.A., p. 289-290

rougis, Lagneau! J'ai bien deviné! J'ai deviné! Oh, le paillard! Ce qu'il a dû lui dire! Quels transports! Tu ne devais pas être embarrassé, hein!"(47).

Chacun se doit de prouver qu'il est un homme en osant aborder une demoiselle et surtout en démontrant qu'il est capable de la séduire. C'est pourquoi Lagneau est déterminé à effacer cet échec retentissant,

"Je lui ai envoyé une lettre tapée, me dit-il. J'espère que ça va marcher; et je ne manquerai pas une autre occasion. Ah non! Et il le disait avec tant de force qu'il était convaincu lui-même."(48).

Déçu personnellement, il veut être un homme face à ses amis et aussi face à Lucienne.

Marcel n'assiste à ces amours d'adolescents qu'en spectateur, mais on trouve ici les mêmes sentiments que ceux qu'il éprouvait à l'égard d'Isabelle. On retrouve toujours ce malaise du garçon face à la jeune fille et tous ces rêves au cours desquels, tel les héros de romans, le jeune garçon accomplit ce qu'il n'ose pas faire dans la réalité. L'amour toujours recommence, identique, si divers que soient les amoureux et quel que soit leur âge.

.../...

(47) T.D.A., p. 291

(48) T.D.A., p. 290

Chapitre V

Présence de Pagnol

Notre monde est très différent de celui des enfants et Marcel Pagnol a la nostalgie de ce temps où l'enfant possède des facultés imaginatives qui lui permettent de vivre hors du présent. Pagnol a su, par son style simple et direct, rendre ce sentiment de l'émerveillement dans la découverte du monde. La langue utilisée par l'auteur des "Souvenirs d'Enfance" traduit la vision simple et claire de l'enfance. Tout comme le petit Marcel faisait collection de mots dans son cahier, Pagnol nous offre dans son ouvrage toute une série de mots provençaux ou se rapportant à la Provence. Toute chose, dans cette Provence de rêve, a un nom. L'auteur, par ce moyen, personnalise la campagne et les descriptions du paysage révèlent son amour "du pays"(1) et font de son oeuvre un classique du genre naïf provençal. Le vocabulaire de Pagnol réfère à des animaux, à des plantes, à des garrigues ou à des lieux. Prétextant ses chasses dans les garrigues, Marcel Pagnol nous donne un aperçu de toutes les sortes de plantes et arbres qui font le charme de la Provence: L'argeras: est un mot qui vient du provençal "argelas"et qui signifie ajonc: "[..] je battais les touffes d'argeras, mais les perdrix n'étaient pas là [..]"(2).

La baouco, qui est une graminée à feuille rude et de couleur jau-

.../...

(1) C.M.M., p. 25

(2) C.M.M., p. 14

nâtre: " ... c'était de la "baouco". On aurait dit du foin séché, mais c'est là son teint naturel."(3).

Le thym: "Du thym? dit François avec un certain mépris. Il vaut bien mieux le pèbre d'aï... [...] c'est comme une espèce de thym, et en même temps c'est une espèce de menthe. Mais ça ne peut pas se dire: je vous en ferai voir!"(4).

Le pèbre d'aï: le mot vient du provençal pèbre d'ase et signifie sarriette de montagne: "Une vieille dame proprette [...] conseilla de ... bourrer les perdrix de pèbre d'aï, avant de les mettre à la broche [...]"(5).

Le cade, qui n'est autre que le genévrier en occitan; la messugue qui est le ciste: "[...] les rayons rouges du soleil nouveau faisaient peu à peu surgir les pins, les cades, les messugues [...]"(6).

Le pétélin ou térébinthe: "[...] un thérébinthe que Lili appelait "Pétélin"."(7).

Les chênes-kermès, dont il nous donne les caractéristiques dans le texte même:

"Sur la pente qui plongeait à droite, de beaux pins dominaient une épaisse broussaille de chênes-kermès, qui ne sont pas plus hauts qu'une table, mais qui portent de vrais glands de chênes [...]"(8).

Nous trouvons bien évidemment les oliviers: "Je ne pus [...] distinguer rien d'autre qu'une forêt d'oliviers et d'amandiers, qui mariaient leurs branches folles au-dessus de broussailles enchevê-

(3) G.M.P., p. 127

(4) G.M.P., p. 128

(5) G.M.P., p. 294

(6) C.M.M., p. 11

(7) C.M.M., p. 33

(8) G.M.P., p. 124

trées."(9).

François nous parle: "[..] de la marjolaine, du romarin, de la sauge, du fenouil."(10).

Mais, évoquée parmi tant d'autres, la plante que l'on imagine le plus facilement lorsqu'on parle de la Provence est tout de même la lavande: "Le thym, le romarin et les lavandes, au chant des grillons et des cigales, sous le ciel d'un bleu vif [..]"(11).

Nous avons tout autant de noms d'animaux, dont les plus fréquents sont les oiseaux:

Cul blanc: le mot vient du provençal cuou-blanc qui signifie motteux, traquet oreillard:

"Mon nouvel ami ramassa plusieurs culs blancs, que les Français appellent "motteux", encore deux bedouides (il m'expliqua que c'était un genre d'alouette") et trois "darnagas."(12)

Un darnaga est une pie grièche: "Les gens de la ville leur disent "bec croisé". Mais nous on leur dit "darnagas" parce que c'est un oiseau imbécile..."(13).

Une sayre, dont Pagnol nous donne le sens en français dans le texte même: "La première sayre! [..] C'était la grande grive des Alpes, celle que mon père avait un jour appelée "litorne"."(14).

Une agasse n'est autre qu'une pie, mais prend un charme tout autre lorsque le mot est prononcé en occitan: "Ho ho! s'écria Lili une agasse!"(15).

Une bartavelle: la gloire de Joseph, le père de Marcel. Pagnol nous

- (9) G.M.P., p. 131
 (10) G.M.P., p. 128
 (11) C.M.M., p. 88
 (12) C.M.M., p. 19
 (13) C.M.M., p. 19
 (14) C.M.M., p. 94
 (15) C.M.M., p. 21

.../...

donne encore une fois la définition de ce mot dans le texte: "[...]
mon coeur sauta dans ma poitrine: des bartavelles! Des perdrix
royales! [...]"(16).

Nous voyons également d'autres animaux, tels que le limbert qui est
un lézard vert: "Tiens! Encore un couillon de limbert! Il courut
vers une autre stèle et ramassa un magnifique lézard."(17).

Un pregadiou est le nom de la mante religieuse: "[...] nous fûmes
assez vite consolés [...] par la capture de trois grands "prega-
diou", c'est à dire de trois mantes religieuses."(18).

Une alude est une sorte de fourmi ailée: "quand même, c'est bien
malheureux [...] on a des aludes pour tout l'hiver..."(19).

Le cabridan: "Il y avait [...] d'énormes guêpes, dites "cabridans"
[...]"(20).

Nous trouvons même une gerboise: "[...] j'eus le temps de voir que
la créature était faite comme un minuscule kangourou: ses pattes
de derrière, d'une longueur démesurée, étaient noires et lisses
[...] je reconnus une gerboise [...]"(21).

Et bien évidemment voici les cigales: "Nos jeux furent d'abord la
chasse aux cigales, qui suçaient en chantant la sève des amandiers."(22).

Il nous semble visiter la Provence et Pagnol est notre guide. Il nous
montre plantes et animaux, nous explique leur mode de vie et nous
donne leurs noms occitans. Pour bien comprendre son amour de la Pro-
vence, il suffit de le voir nommer chaque lieu et de voir comment il
les reconnaît. Lorsque Lili et lui sont pris dans l'orage et que la

(16) G.M.P., p. 276

(17) C.M.M., p. 19

(18) G.M.P., p. 148

(19) C.M.M., p. 94

(20) G.M.P., p. 141

(21) G.M.P., p. 270

(22) G.M.P., p. 145

brume d'octobre les empêche de voir où ils sont, Marcel se retrouve au son: "Ça, dit-il c'est les Escaouprès qui coulent. Mais on ne peut pas dire de quel côté ça vient."(23).

"[...] les deux mains en porte-voix, je lançai un long cri d'appel, puis j'écoutai. Un faible écho répéta le cri, [...] Celui-là, dis-je, je crois que c'est celui de la barre des Escaouprès, presque sous Tête-Rouge."(24).

La nature est personnifiée:

"Il me présenta au vieux jujubier de la Pondrane, au sorbier du Gour de Roubaud, aux quatre figuiers de Précatory, aux arbousiers de la Garette, puis, au sommet de la Tête-Rouge, il me montra la Chantepierre. [...] Toute seule, dans le silence ensoleillé, elle chantait selon les vents."(25).

Pagnol communique vraiment avec la nature et, par le choix des mots provençaux, il essaie de nous faire partager cet amour de la Provence qui est le sien.

Les images qu'il emploie contribuent également à confondre les hommes et la nature en un seul élément: "Un paysan passa. [...] Sous un feutre raidi par la crasse, deux sourcils roux, aussi gros que des épis de seigle."(26).

Ailleurs il évoque:

"[...] une épaisse broussaille de chênes-kermès, qui ne sont pas plus hauts qu'une table, mais qui portent de vrais glands de chêne, comme ces nains qui ont une tête d'homme."(27).

Pagnol emploie des procédés différents pour faire sourire le lecteur.

.../...

(23) C.M.M., p. 66

(24) C.M.M., p. 68

(25) C.M.M., p. 38

(26) G.M.P., p. 120

(27) G.M.P., p. 124

Son humour se traduit de plusieurs façons; tout d'abord nous trouvons souvent des termes placés en fin de phrase, venant contredire le sens de la phrase ou faisant tomber toute la tension dramatique de celle-ci: "[Ma tante] affirma [...] qu'à cause de cette dent [de son fils] elle craignait pour lui le froid, le vent, la pluie, l'humidité et surtout l'absence de gaz."(28).

"C'est pour le garde, dit [froidement mon frère]. S'il vient pour étrangler papa, moi je passe par derrière, et je le tue dans les fesses."(29). Ce dernier terme rend cette phrase comique, car on s'attend à tout sauf à ce terme grossier qui transforme la tragédie en farce.

Le comique de Pagnol est basé sur des allusions ou des jeux de mots. Ainsi dans cette évocation: "Un soir de décembre, en sortant de l'école - où M.Mortier m'avait retenu un quart d'heure de plus au beau milieu des Rois Fainéants[...]"(30). On peut ici comprendre cette phrase de deux façons possibles, car, malgré les majuscules, on imagine également ces cancre que l'on gardait en retenue et qui étaient de véritables rois fainéants. Parlant de sa tante, Pagnol conclut: "Bref, c'était une femme de bien, ce qui ne l'empêchait pas d'être belle, et de sentir bon."(31). On note l'allusion désobligeante à la femme de bien-type, pas toujours très belle et dont l'hygiène était parfois douteuse. Nous trouvons également des rapprochements de termes qui créent des associations d'idées ou des images cocasses: "[...] Gillis [...] parlait des Pharaons avec la volubilité d'une momie ressuscitée."(32).

.../...

(28) C.M.M., p. 161

(29) C.M.M., p. 220

(30) C.M.M., p. 159

(31) T.D.S., p. 38

(32) T.D.S., p. 391

"Le buste oblique du concierge reparut, et cria: Alors? ça vient? Nous sortîmes ensemble dans le couloir, où le concierge tout entier m'attendait."(33).

Nous avons le même genre d'humour lorsque Marcel définit la singularité du regard de Clémentine: "Ses yeux bleus avaient un regard remarquable, et même troublant, parce qu'ils ne regardaient pas en même temps du même côté."(34). La répétition de "même" introduit dans la phrase un faux parallélisme qui accuse le défaut de parallélisme des yeux, en une sorte d'humour à tiroirs qui fait songer. Nous trouvons aussi chez Pagnol un humour que l'on trouve également chez Daudet et qui est basé sur des expressions ou des habitudes provençales : ainsi l'humour de répétition qui accentue et souligne la volubilité des personnages. Ainsi, à propos du père d'aï: "il fallait en "bourrer le ventre de la lièvre", ou bien "le hacher finfinfin", avec "un gros bout de lard"."(35).

Parfois cet humour se teinte d'un esprit de pince-sans-rire: "le succès fait souvent le talent."(36).

A ce goût du comique et à son art de la langue, Pagnol ajoute des qualités de psychologue lorsqu'il adopte le mode de perception enfantin. Il truffe son texte de fausses naïvetés qu'il camoufle en maximes enfantines. L'auteur y joint parfois ses réflexions d'adulte:

"C'est ainsi [que les femmes] séparent les meilleurs amis, en riant sur des balançoires qui s'arrêtent en deux minutes quand le mâle ne les pousse plus."(37).

L'ouvrage est écrit au passé simple, les divers épisodes étant re-

.../...

(33) T.D.S., p. 47

(34) T.D.S., p. 80

(35) G.M.P., p. 128

(36) C.M.M., p. 12

(37) T.D.S., p. 189

liés par l'imparfait. Pagnol a su donner de la vie à son texte en utilisant le dialogue et en émaillant ses descriptions de détails plutôt invraisemblables, si l'on considère que cette oeuvre est présentée comme une oeuvre de souvenirs. En fait Marcel Pagnol a prétexté des "Souvenirs d'enfance" pour écrire un livre sur la Provence, ses habitants et tout ce qu'il y aime. Il nous fait part de ses réflexions personnelles sur une société qu'il observe tout en se tenant à l'écart de celle-ci. Son oeuvre a des sous-entendus moralisateurs, mais sans pour autant que l'auteur se prenne si au sérieux qu'il tente d'imposer une sorte de morale. Marcel Pagnol, en restant très simple, a su recréer l'atmosphère chaude et plaisante de la Provence et l'on pourrait considérer son ouvrage comme une ode à son "pays".

B I B L I O G R A P H I E

OEUVRES DE PAGNOL

Etudiées

Pagnol, Marcel:

La Gloire de mon père, Souvenirs d'enfance, tome 1.

Monte-Carlo: Pastorelly, 1957.

Pagnol, Marcel.

Le Château de ma mère, Souvenirs d'enfance, tome 2.

Monte-Carlo: Pastorelly, 1957.

Pagnol, Marcel.

Le Temps des secrets, Souvenirs d'enfance, tome 3.

Monte-Carlo: Pastorelly, 1960.

Pagnol, Marcel.

Le Temps des amours, Souvenirs d'enfance, tome 4. Postface de Bernard

de Fallois. Paris: Julliard, 1977.

Consultées

Pagnol, Marcel.

Jean de Florette.

Paris: Edition de Provence, 1962.

Pagnol, Marcel.

Manon des Sources.

Paris: Edition de Provence, 1962.

OUVRAGES ENTIEREMENT CONSACRES A PAGNOL

Audouard, Yvan.

Audouard raconte Pagnol.

Paris: Stock, 1973.

Caldicott, C.E.J. .

Marcel Pagnol. (Twayne's World authors series, n.391).

Boston: Twayne, G.K. Hall and Co., 1977.

Castans, Raymond.

Marcel Pagnol m'a raconté.

Paris: Editions de la table ronde, 1975.

Georges, Yvonne.

Les provençalismes dans l'Eau des collines.

(la Provence dans l'Eau des collines, roman de Marcel Pagnol, étude de langue). Aix-en-Provence: Publication des Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence. (Série travaux et mémoires n.17), 1967.

ARTICLES CONSACRES A PAGNOL

Barial, Jean.

"Marcel Pagnol: un talent à mille facettes".
Carrefour, 25 avril (1974), 12.

Boissieu, Jena.

"Sur Marcel Pagnol".
Marseille, juillet-septembre (1974), 89-90.

Bonheur, Gaston.

"La gloire de Pagnol".
Paris Match, 4 mai (1974), 67-83.

Brion, Marcel.

"Marcel Pagnol: la fraîcheur de l'adolescence".
Nouvelles littéraires, 6 mai (1974), 3.

Brion, Patrick.

"L'inventeur du néo-réalisme".
Magazine littéraire, n.99, avril (1975), 12-14.

Caldicott, C.E.J. .

"Note bibliographique et judiciaire sur la collaboration de Jean Giono avec Marcel Pagnol".
Revue de l'Université d'Ottawa, oct.-déc. (1971), 563-566.

Castans, Raymond.

"La passion du bricolage".
Magazine littéraire, n.99, avril (1975), 18-19.

Chambrion, Paul.

"Le château de Pagnol".
Le spectacle du monde, avril (1969), 110-115.

Clary, Jean.

"Un soir chez Marcel Pagnol",
Rivarol, 18 janvier (1968), 14.

Desnues, R.M. .

"Auteurs contemporains : M. Pagnol".
Educatrices paroissiales, mars (1965), 57-64.

Duchêne, Roger.

"Pagnol et le maître d'école".
Marseille, juillet-septembre (1974), 50-57.

Duranteau, Josiane.

"Secrets, château et gloire de Marcel Pagnol".
L'Education, 2 mai (1974), 18-19.

Estang, Luc.

"Jean de Florette et Manon des Sources: Pagnol conteur de Haute-Provence".
Le Figaro littéraire, n.902, 3 août (1963), 16.

Etchegarray, Mgr. Roger; Defferre, Gaston; Clair, René; Alibert, J.M.;
Jouselet, Chabaud.

"Hommage de Marseille à Marcel Pagnol".
Marseille, avril-juin (1974), 5-10.

Gautier, Jean-Jacques.

"Le lait de l'humaine tendresse". (Marcel Pagnol 1895-1974).
Le Figaro, 19 avril (1974), 32.

Jallois, Alain.

"Marcel Pagnol, l'âme de la Provence".
Réforme, 27 avril (1974), 13.

Kanters, Robert.

"Critique sur Le Temps des amours".

La France Littéraire, 14-15 mai (1977).

Lafont, Robert.

"D'un autre luòc: la trilogia de Pagnol".

Annals de l'Institut d'estudis occitans, n.1 (1977), 53-78.

Laude, A.

"Une littérature qui a vocation de poésie".

Le Monde des Livres, 8 juin (1968), 2-3.

Lunel, Armand.

"Variations sur l'humour provençal".

Annales du Centre Universitaire Méditerranéen, (1965-1966), 139-150.

Mardoré, Michel.

"Portrait: Pagnol l'incapable".

Le Nouvel Observateur, n.231, 14-20 avril (1969), 44-45.

Morvan, Jean-Baptiste.

"Marcel Pagnol: les voix du peuple".

Aspects de la France, 2 mai (1974), 10.

Poirot-Delpech, Bertrand.

"Un folklore rendu universel".

Le Monde, 19 avril (1974), 16.

Poirot-Delpech, Bertrand.

Critique sur Le Temps des amours.

Le Monde des Livres, 13 mai (1977), 19-22.

Poulet, Robert.

"Critique sur Le Temps des amours".

Rivarol, 22 septembre (1977), 11.

Radoux, Lambert.

"Expérience pédagogique en quatrième latine; La Gloire de mon père (M. Pagnol)".

Société Belge des professeurs de français, bulletin n.66-67, (1970), 54-71.

Rambaud, Jean.

"Les pèlerinages littéraires: Marcel Pagnol à Marseille".

Le Monde, 23 juillet (1976), 14.

Rat, Maurice.

"Succulence des romans de Pagnol".

Vie et Langage, n.144, mars (1964), 147-150.

Rostaing, Charles.

"Le français de Marseille dans la Trilogie de Marcel Pagnol".

Français Moderne, 10 (1942).

Rostaing, Charles.

"Une partie de pétanque".

Vie et Langage, n.10, janvier (1953), 24-26.

Rostaing, Charles.

"Marseille vous parle".

Vie et Langage, n.11, février (1953), 51-53.

Rostaing, Charles.

"De Garlaban aux Calanques".

Vie et Langage, n.11, février (1953), 77-78.

Rostaing, Charles.

"Le français de Marseille dans la Trilogie de M. Pagnol (résumé de conférence)".

Annales du Centre Universitaire Méditerranéen, (1965-66), 194-195.

Spiteri, Gérard.

"Marcel Pagnol".

Nouvelles littéraires, 22 avril, (1974), 2.

Vial, Fernand.

"Provence and Provençals in the works of M. Pagnol".

The American Society Legion of Honor Magazine, n.1 (1964), 29-47.

Wolfram, Jean-Didier.

"Le goût du bonheur".

Magazine littéraire, n.99, avril (1975), 15-17.

OUVRAGES D'INTERET GENERAL

Burns, Mary.

La Langue d'Alphonse Daudet.

Paris: Jouve et Cie, 1916.

Duché, René.

La Langue et le style de Paul Arène.

Paris: M. Didier, 1949.

Kruglikoff, Alexander.

Alphonse Daudet et la Provence.

Paris: Jouve et Cie, 1936.

Mauron, Marie.

Dictons d'oc et proverbes de Provence.

Forcalquier: Morel, 1965.

Michel, Louis.

Le Langage méridional dans l'oeuvre d'Alphonse Daudet.

Paris: D'Artrey, 1959.

Mistral, Frédéric.

Lou Trésor dôu félibrige.

Osnabruck: biblio-Verlag, 1966

ARTICLES D'INTERET GENERAL

Brun, Auguste.

"Le français de Marseille. Etude de parler régional".

Marseille: Revue Municipale, avril-juin (1967); octobre-décembre (1967).

Camp, Jean.

"Le Midi dans l'oeuvre d'Alphonse Daudet".

Nouvelle revue du Midi, 1er septembre (1900), 710-720.

Gebhardt, Karl.

"A propos des occitanismes en français".

Atti, (1977), 187-204.

Sabrsula, Jan.

"L'état actuel des études occitanes et franco-provençales".

Philologica Pragensia, n.4, (1974), 197-208.